





Elon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reus J.



624





LE PIED
D E
FANCHETTE,

O U
L'ORPHELINE
FRANÇOISE;
HISTOIRE INTÉRESSANTE
ET MORALE.

Une jeune Chinoise avançant un bout de pied
couvert & chaussé, fera plus de ravage à
Pékin, que n'eût fait la plus belle Fille du
monde dansant toute nue au bas du Taygete.
Œuvres de J. J. Rousseau, tome IV. p. 268.

PREMIERE PARTIE.



A FRANCFORT,
& à LEIPSIG, en Foire.

M. DCC. LXIX.

SI je n'avais eu pour but que de plaire, le tissu de cet Ouvrage aurait été différent : Fanchette, sa bonne, un Oncle & son Fils, avec un Hypocrite, suffisaient pour l'intrigue; le premier Amant de Fanchette se fût trouvé Fils de cet Oncle; la marche aurait été plus naturelle, le dénoûment plus saillant & plus vif : MAIS IL FALAIT DIRE LA VÉRITÉ.





A

MADAME

L***,

FEMME D'UN MARCHAND.

MADAME,

EN VOUS dédiant cet Ouvrage,
c'est aux graces que je les consacre. Née
pas l'état le plus proche du bonheur :

A 2

vous joignez au charme séduisant d'une figure aimable, les vertus & les talens : chérie, adorée de tout ce qui vous environne, vous êtes heureuse par les sentimens que vous inspirez : ils ne sont point tyranniques comme ceux de l'amour ; ils n'ont pas la froideur du respect ; ils sont doux & flatteurs comme ceux de l'amitié. Voilà le précieux avantage dont les grands ne jouissent presque jamais : belle L***, la fortune vous a mieux traitée qu'eux. On les honore, & l'on vous aime : quelle différence !

Ce n'est pas, MADAME, que je veuille, comme tant d'autres, ravalier la noblesse du sang, regarder tous les rangs comme égaux, & me parant d'une fausse indifférence pour la fortune, insulter de loin à ses favoris ; non : je reconnais tous leurs avantages : je confesse qu'ils sont

grands, & qu'ils méritent qu'on les envie : Quel bonheur de pouvoir servir efficacement l'état : d'approcher le pere de la patrie : de prétendre quelquefois à sa confiance : de tendre aux malheureux une main sécourable, non pas à la maniere de ceux qui n'ont que des moyens bornés, mais en soulageant des Provinces entieres ! Est-il un cœur que de si glorieuses prerogatives ne trouvent que de glace !

Ne croyez pourtant pas, MADAME, que de ce côté-là même, le Ciel vous ait moins avantagée qu'eux : Dans ce siecle éclairé, le négociant jouit de l'estime générale : Comme les grands, il sert les états & l'humanité toute entiere, mais d'une maniere différente : ce n'est point en remportant des victoires, en gouvernant des Provinces, en administrant

la justice ou les finances : C'est en fournissant aux hommes l'agréable , l'utile & le nécessaire. Quels biens ses immenses travaux ne procurent-ils pas à la société ! Il fait jouir ses Concitoyens des productions des deux mondes , & rapproche les peuples les plus éloignés : C'est lui qui fait que des nations autrefois barbares , connaissent les commodités de la vie , & se polissent par degrés : ce sera par lui qu'elles deviendront à leur tour l'azile des arts & des sciences : Sans lui , l'agriculture , cette première source de tous nos biens , demeurerait languissante & découragée : D'un bout du monde à l'autre , obéi comme un Monarque , sans troupes , sans l'effrayant appareil des combats , sa probité lui donne toute sa puissance.

MADAME , en quoi donc ceux que distingue une naissance illustre peu-

vent-ils se flater de l'emporter sur votre condition? Ah! s'il est quelque avantage, c'est chez vous que je le vois: Quels biens sont préférables à cette vie douce que l'aisance procure? on ne tremble pas devant vous; l'on vous considère, & cela suffit. Qu'est-ce, pour la plupart des hommes, que le bonheur si vanté d'être puissant, sinon la triste prérogative de pouvoir assouvir des desirs dérégés, auxquels une plus humble fortune aurait mis un frein? Oui, MADAME, soyez fiere de votre état: il est utile, il est nécessaire: les Ducs & les Lords n'ont pas de plus nobles titres.

FANCHETTE, ainsi que vous, MADAME, est née dans l'ordre de Citoyens respectables qui s'appliquent au commerce: cet attrait qui lui soumit tous les cœurs, vous le possédez: Daignez

*l'introduire dans le monde : Elle ne peut
y paraître sous une plus charmante &
plus vertueuse Conductrice.*

*J'ai l'honneur d'être avec le plus pro-
fond respect,*

MADAME,

*V*otre très-humble & très-obéissant
serviteur R. D. L. B.

Les Notes sont à la fin de la seconde Partie.



LE PIED
DE
FANCHETTE,
HISTOIRE INTERESSANTE
ET MORALE.

CHAPITRE I.^{ER}

P R E F A C E.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus (1).

J'E suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du Pied mignon d'une belle. O vous ! l'étonnement & la terreur de l'univers, conquérans célèbres, Ninus, Sésostris, Alexandre, César, Charlemagne, Gengiskan, vertueux Henri iv, fougueux Charles xii, & toi-même, le héros de mon pays, immortel Louis xiv,

pavillon bas. Vous avez regné sur des hommes que fit trembler votre redoutable puissance; & Fanchette, jeune, sans nom, sans naissance; mais avec uninois séduisant, des yeux pleins de douceur, un pied . . . ah ciel ! un pied . . . comme on n'en vit jamais, tant il est joli, regne, par l'amour sur tous les cœurs. Son triomphe est bien plus doux que ceux que vous procurerent tant de victoires : Pour conserver les sujets qu'elle a soumis, il ne lui faut que paraître & *faire un pas*. Telle autrefois cette fameuse Sémiramis, en montrant aux peuples mutinés ses beaux cheveux épars & sa gorge nue, calma la révolte des féditieux enchantés. Ou plutôt : Telle on voit de nos jours l'aimable L***, chauffée d'une mule mignone, attirer sur son petit pied [2] les yeux d'une foule d'admirateurs : Il n'est pas un jeune homme qui n'envie le sort de son heureux époux : Si d'un sourire, cette belle encourageait ceux qu'elle a charmés, du militaire, elle ferait un CONDE', du poète, un Voltaire; du profateur, un Rousseau; du musicien, un Rameau; du peintre, un Boucher; de tous les artistes,

de grands hommes; & de tous les hommes, des amans.

Quelle emphase, après un tel titre, dira-t-on? Mais, cher lecteur, c'est l'usage, lorsqu'on écrit l'histoire de personnes vivantes, ou dont la famille est en crédit: on emploie de grands mots, de grandes phrases, pour dire de très-petites choses. D'ailleurs, mon sujet n'est pas aussi mince qu'on pourrait se le figurer. L'attention des femmes de nos jours à relever les graces d'un joli pied, & notre expérience, semblent nous indiquer que seul il peut faire naître des passions. Mais que dis-je? pourquoi me borner à notre siècle, & ne former que des conjectures, tandis que l'histoire nous fournit des exemples? *L'éclat de la chaussure de la belle Judith éblouit Holoferne, avant que sa beauté rendit captive l'ame du général assyrien* [3]. Le pere du farouche Vitellius ne put voir sans émotion le joli pied de l'impératrice Messalline; *il obtint la permission de la déchausser, s'empara d'une de ses MULES, qu'il porta toujours avec lui, & que souvent il baisait* [4]. Serait-ce parce que dans les femmes,



ces êtres charmans destinés à plaire, la nature a voulu que tout fût enchanteur & séduisant? Il le faut bien. Ces magiciens aimables font de toutes les choses à leur usage un talisman vainqueur : tout devient fleche de l'amour dès qu'elles l'ont touché.

CH A P I T R E II.

Très-singulier.

SUR les quatre heures du soir, un jeudi, je traversais la rue *Montorgueil* pour enfilcr celle de la *Comedie Italienne*. On donnait la vingt-quatrieme représentation des *Moissonneurs* : Une multitude de chars brillans, qui touchaient à peine le pavé, roulans avec fracas, éclabouffaient les filles sages, les hommes à talens, & le reste de cette populace utile, dont (heureusement pour elle) on ne saurait se passer. Moi, pauvre hère, héritier du cynifine de Mézerai [5], (mais non de son avarice), croté jusqu'à l'échine, je me *gare* sur la porte d'une marchande de modes. Ma figure, hétéroclitement pa-

rée, excita dans un essaim de jeunes filles qui la remplissaient, ce *rire inextinguible* [6] des dieux d'Homere. Je me retournai sans courroux (car j'ai la modestie de me croire ridicule). Je voulais regarder toutes ces jolies rieuses : je n'en vis qu'une, & mon cœur en tressaille encore. On la parait. O Dieu ! qu'elle était belle ! Ses cheveux, plus noirs que l'ébène, contrastaient avec les lis de sa peau : Sa coiffure lui donnait un petit air lutin : Sa vive & noire prunelle lançait les flammes ; son tendre regard demandait les cœurs : Les œillets & les roses ont moins d'éclat que le coloris de ses joues : On entrevoyait deux globes d'une blancheur éblouissante, que son corset ne pressait point encore : Une jupe courte laissait à découvert le commencement d'une jambe . . . à quoi la comparer ? à tout ce que l'on peut imaginer de plus séduisant : Son pied, ce pied mignon, qui fera tourner tant de têtes, était chaussé d'un soulier rose, si bien fait, si digne d'enfermer un si joli pied, que mes yeux, une fois fixés sur ce pied charmant, ne purent s'en détourner . . . Beau pied ! dis-

je tout bas, tu ne foules pas les tapis de perse & de turquie; un brillant équipage ne te garantit pas de la fatigue de porter un corps chef-d'œuvre des graces; *tu marches en personne*: mais tu vas avoir un trône dans mon cœur.

L'épouvantable vacarme des carosses commençait à cesser; les rues devenaient libres, & je restais immobile. Une des compagnes de la belle aux fouliers rose, presqu'aussi jolie qu'elle, & qu'un jeune homme charmant caressait, me donna son attention: J'entendis qu'elle disait: --- Ah Fanchette, comme il te regarde ---! Ces mots me tirèrent de ma rêverie: je m'écriai, dans un entousiasme plus que poétique: Oui, Fanchette, divine Fanchette, dans les provinces, à la ville, à la cour; ni reines, ni princesses, ni duchesses, ni marquises, ni les fastueuses épouses des héros de finance; aucunes des beautés anciennes, modernes, présentes & futures, ne vous ont valu, ne vous valent, ni ne vous vaudront jamais.

Après cette incartade, j'allais m'éloigner, lorsqu'un vieillard de ma connaissance, que depuis longtems j'avais perdu

de vue, m'aborda : il me reconnoît : je l'embrasse : il me prend la main ; m'entraîne ; entre chez la marchande ; & la belle Fanchette lui fit l'accueil le plus flatteur.



CHAPITRE III.

Qui n'en imposera pas au lecteur.

KATHEGETES (c'est le nom du vieillard) parla quelque tems à la fille charmante, dont le joli pied m'avait si vivement frappé : Leur entretien me parut court. Tel, nouvellement arrivé de province, un spectateur à l'opera, devient tout yeux & tout oreilles : tantôt les décorations, les instrumens, la musique, les machines : tantôt les acteurs, & surtout les actrices ; la légereté, les gracieuses évolutions, les attitudes voluptueuses, ces mouvemens des danseuses où l'art disparaît, & que le sentiment semble nuancer, l'occupent, l'enlevent : le spectacle est fini, la toile est baissée, qu'il regarde & qu'il écoute encore : Et

moi, ravi d'admiration, je considérais Fanchette & sa jeune compagne, que le vieillard était déjà parti: je m'en aperçus, & me hâtai de le suivre.

J'allais lui faire des questions: il me prévint. --- Vous, me dit-il, qui ne vous repaissez que de chimères, auteur infortuné de romans plus malheureux encore, je veux vous procurer les moyens de dire vrai au moins une fois dans votre vie. Des affaires importantes m'occupent aujourd'hui. Il s'agit de rendre à son amant, à sa famille, à la patrie une jeune personne, que des vœux involontaires enfevelissent toute vive dans un couvent, & de marier mon élève. Dans huit jours venez me trouver. J'ai des mémoires.... Vous y verrez une histoire étonnante: des faits..... Cela fera du bruit..... --- Huit jours! le terme est bien long, interrompis-je, pour l'impatience que vous venez de faire naître. Le vieillard allait me repliquer: son élève paraît, il me quitte & le joint. Je vais instruire mes lecteurs de ce que c'était, & de l'accident qu'occasionna ce retard.

A peine le huitième jour commençait

à

à poindre, que je fors du lit en tressaillant. Je vole chez monsieur Kathégetes : il n'est pas levé; on l'éveille : j'entre; il s'habille : il cherche le manuscrit, ne le trouve pas, apelle un garçon qui le sert, gros rustaud nouvellement débarqué, lui fait une question, dont la réponse fut pour moi, cher lecteur, un coup de poignard : ce malheureux avait donné notre histoire pour en faire des papillotes ! Nous nous écrivions tous deux, le vieillard & moi. Le valet-de-chambre accourt : il avait encore à la main quelques déplorable fragmens de l'ouvrage, triangulairement tailladés. Il est aisé de s'imaginer quelle fut ma douleur, en les lisant. Prétendant me consoler, le vieillard me raconta les faits en gros. Il ne fit qu'accroître ma douleur : c'était l'histoire de la jolie Fanchette!... Mais des détails hâchés, pouvaient-ils remplacer ce que j'avais perdu ? J'étais venu rempli des plus hautes espérances : je m'en retournai vide, triste, anéanti.

Quinze jours s'écoulerent : J'oubliais déjà que j'avais été sur le point de porter le titre glorieux d'historien, & prêt à

I Partie.

B

devenir l'émule des R..., des F..., des V..., & surtout des T..., dont les héros sont plus rapprochés de ceux que je devais célébrer ; lorsqu'en entrant au CAFE' où *virtus bellica gaudet*, j'entendis deux jeunes officiers disputer aussi chaudement que de jeunes bacheliers de la faculté des *dépêches* (*) sur l'inoculation. Je m'approche : ils parlaient d'un manuscrit. Ce mot est intéressant pour un auteur. J'écoute. L'un en niait l'authenticité, l'autre la défendait : On me prend pour arbitre : Je demande (à l'imitation des gens de loi) qu'on me *saisisse de la chose contentieuse*, & quelques jours pour donner ma décision.

Cher lecteur, quelle dut être ma surprise, lorsqu'en jettant les yeux sur le manuscrit, je reconnus dès les premières lignes, l'histoire qu'un malheureux valet-de-chambre mit en lambeaux ! l'histoire du pied de Fanchette !... Le maroufle avait entendu mes regrets & ceux du vieillard, ils lui suggérèrent l'idée d'une friponerie : il fut adroitement s'emparer de ce qu'il nous avait montré, &

[*] C'est un nom fort désignatif pour la faculté de médecine.

dont nous fésions peu de cas, cacha les feuilles encore entières, courut à tous ceux qu'il avait frifés, les dépapillota, rajusta le tout comme il put, & fit copier. Le manuscrit ainsi recompleted, à peu de chose près, il alla le vendre à l'abbé... qui, dit-on, achète des ouvrages tout faits, dont il a le front de se donner ensuite pour l'auteur. Suivant sa méthode, ce fameux écrivain avait défiguré celui-ci sous prétexte de le corriger, de manière à le rendre méconnaissable. Un petit-maître entra comme il achevait. -- Encore un ouvrage, dit-il d'un ton railleur? -- Hom... hom... c'est une bagatelle. -- Voyons... l'on peut voir, mon cher? -- Oui, cette note. -- L'auteur a ma foi raison; rien de plus sot & de plus ignare qu'un petit-maître. Tout en lisant, le petit-maître remarqua les ratures, qui seules étaient de la main de l'abbé. Certains bruits courans dans le public augmentèrent ses soupçons; la fin de cette note qu'il venait de lire, & d'autres endroits rayés, le confirmèrent; il saisit le moment d'une visite qui survient, s'empare du manuscrit,

court le montrer pour perdre de réputation son ami : il a même l'infidélité d'en faire une nouvelle copie corrigée, mutilée, augmentée, afin de la rendre plus différente de celle de l'auteuromane. Il prêta ce nouvel exemplaire à une femme à vapeurs, qui le lut en entier sans bâiller, le trouva délicieusement écrit, & cependant raya, restitua, embellit, & laissa le manuscrit épuré sur sa toilette, où l'officier le trouva. Celui-ci me le remit, comme je viens de le dire : je lui fis connaître mes droits, qu'il ne disputa pas. C'est ainsi que par un coup du sort, l'ouvrage revint à son légitime propriétaire. Heureux le public & moi-même ! si l'absence du vieillard Kathégètes ne l'eût empêché de le revoir !

Fin de la Préface.





PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE IV,

Qui devrait être le premier.

Où l'on fait connaître FANCHETTE.

UN riche marchand de draps de cette capitale, nommé *Florangis*, habitant des rues saint-denis ou saint-honoré (peu nous importe) avait une vaste boutique, où l'on ne découvrait que les quatre murs; en recompense, on voyait dans le fond un large escalier, sur lequel vingt personnes pouvaient aller de front sans se coudoyer. On parvenait par cette belle route dans un magasin obscur, dont les croisées garnies d'abajours ne donnaient qu'un faible crépuscule. Toutes les étofes, tant de nos manufactures, que d'Angleterre & des Indes s'y trouvaient, on

n'avait qu'à choisir. Outre cē beau magazin, cette grande boutique, & cet escalier commode, ce Marchand avait une femme, jolie comme une Paysane Irlandaise, (*), coquette comme une *Fille-d'affaire* (**), aimant le jeu, la table & (***)).

Malgré les moyens de fixer la fortune qu'on vient de lire, le Marchand se ruina. Mais auparavant sa femme eut une fille. On crut pendant quelques années que la jeune personne serait riche, & son éducation fut conforme à cette fautive idée. Fanchette (c'est son nom) avait douze ans, lorsqu'elle perdit sa mere, qui ne put survivre au defastre de sa maison, qu'elle avait causé. A quinze ans, elle éprouva un malheur plus grand encore : Son Pere, honnête-homme, mais qui n'avait pu, comme tant d'au-

(*) L'Abbé *Prevôt* dit que ce sont les plus belles personnes de l'Europe.

(**) Un grand homme (*Monsieur de Voltaire*) vient de donner un petit Ouvrage (*la Princesse de Babylone*) dans lequel il prouve qu'on peut nommer ainsi les Filles de l'*Opera*.

(***) La Dame à *vapeurs* a malicieusement laissé dans cet endroit une petite lacune, que les scholastes des races futures ne manqueront pas de remplir par des sottises.

tres, résister à sa femme, tomba malade : il sentit que sa fin était proche ; & sa fille qu'il abandonnait dans l'âge des passions & de la séduction, fit couler des pleurs bien amers. Il l'apela , la baigna long-temps de ses larmes , & lui tint un discours aussi tendre que sage, qu'on lira dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Instructions placées à propos.

„ CHERE enfant, qu'allez-vous de-
 „ venir, lorsque vous n'aurez plus de
 „ Pere ! Si je vous fétais passer ma for-
 „ tune telle que je l'ai reçue de mes pa-
 „ rens, je ne serais pas sans craindre la
 „ séduction, quoiqu'il me fût alors fa-
 „ cile de vous trouver un azile ; mais
 „ je ne laisse à ma fille, pour héritage,
 „ que ma misere & sa beauté , deux
 „ sources d'égaremens & de crimes (7)
 „ O Fanchette ! c'est pour vous
 „ seule que je desirais de vivre, depuis
 „ que j'ai perdu celle que j'aimais...

B 4

„ trop peut-être; mais qui d'un coup-
„ d'œil & d'un sourire, ramena tou-
„ jours dans mon cœur l'amour & la
„ tranquillité. Dieu tout-puissant, di-
„ fais-je dans toutes mes prieres, per-
„ mets que j'éleve ma fille; que je sois
„ son guide, jusqu'à ce que je l'aie re-
„ mise entre les bras de l'époux que tu
„ lui destines!.... Le Ciel ne le veut
„ pas: dès aujourd'hui peut-être il va
„ terminer une carrière.... Hélas! elle
„ fut long-temps heureuse... Je te loue,
„ grand Dieu! des biens dont j'ai joui:
„ éloigne, je t'en conjure, de ma chere
„ enfant, les malheurs de sa mere....
„ & ceux que j'éprouvai.....

„ Fanchette! fille chérie, écoutez
„ un Pere expirant: Vous êtes belle,
„ vous êtes pauvre; vous êtes innocen-
„ te: Souvenez-vous de votre beauté,
„ pour être toujours en garde contre les
„ séducteurs: vous les verrez, ma che-
„ re fille, attachés sur vos pas, ne van-
„ ter vos attraits, que pour vous ren-
„ dre vile & coupable. Oh! si vous
„ saviez avec quel mépris un homme
„ riche regarde une fille sans bien,

„ lorsqu'il l'a séduite!..... Que ne
 „ puis-je vous faire passer cette idée
 „ comme je la sens!... Comment se
 „ trouve-t-il des femmes qui consen-
 „ tent à laisser ravir des faveurs au ty-
 „ ran superbe qui voit leur défaite d'un
 „ air insolent & dédaigneux!.... Ma
 „ fille, la pudeur & l'innocence sont
 „ de tendres fleurs, qu'un soufle en-
 „ dommage, qu'un attouchement ter-
 „ nit, & qu'une imprudence détruit ir-
 „ réparablement (8). Souvenez-vous-
 „ en, ma fille, de cette innocence, trésor
 „ que vous possédez, pour en con-
 „ naître le prix inestimable, & trem-
 „ bler au moindre danger d'y donner
 „ la plus legere atteinte. Que votre
 „ pauvreté n'abaisse point votre ame :
 „ conservez, ô ma chere Fanchette,
 „ cette noble fierté, qui voit le comble
 „ de l'avilissement dans le désordre, &
 „ non dans l'indigence. Soyez mode-
 „ ste : prenez des sentimens conformes
 „ à votre fortune : ces arts amusans
 „ qu'on vous enseigna, ne les oubliez
 „ pas : Les talens semblent faits pour
 „ donner un nouveau lustre à la vertu.

„ comme à la beauté; mais qu'ils n'oc-
„ cupent désormais dans votre esprit que
„ la seconde place; un travail lucratif
„ & dont le produit puisse subvenir à
„ vos besoins, voila maintenant l'essen-
„ tiel pour vous: vous n'avez plus que
„ cette source, ma chere fille, où vous
„ puissiez vous desaltérer sans deshon-
„ neur. Regardez, chere Fanchette,
„ ah! regardez toujours avec horreur,
„ ces femmes élégantes, que le crime
„ charge de brillans & de colifichets,
„ bandelettes profanes, destinées à pa-
„ rer les victimes qu'on immole à la
„ débauche: ces infortunées n'ont pas
„ un diamant, pas un bijou, qui n'affi-
„ che leur encan, & qui ne les avilisse
„ aux yeux mêmes des libertins. Elles
„ passent une vie ignominieuse dans
„ l'aparence des plaisirs, mais dans une
„ calamité réelle. Dites-moi, ma fille,
„ regarderez-vous comme heureuse,
„ celle qui ne paraît nulle part sans
„ exciter le murmure de l'indignation
„ parmi les gens sensés, les mordantes
„ épigrammes des petits-mâtres, & le
„ dédain de son sexe? Quel fort!....

» Et ce n'est-là qu'une partie des an-
 » goisses qu'elles éprouvent , & peut-
 » être la plus legere. Ah ma fille ! la
 » possession de tous les biens du monde
 » pourra-t-elle jamais payer l'honneur
 » (9) !...

» Hélas ! ma chere enfant !... le ciel
 » nous a tout enlevé.... Votre mere
 » avait un frere, long-temps mon pre-
 » mier & mon meilleur ami : ma ruine
 » entraîna la sienne. Il ramassa quelques
 » débris , & quitta sa patrie , avec sa
 » femme & un fils au berceau, pour al-
 » ler tenter la fortune sous un autre hé-
 » misphere. Soit que son malheur, que
 » nous avions causé , l'ait aigri ; soit
 » que la mort l'ait enlevé, il ne nous
 » est rien parvenu qui nous instruisé de
 » son sort. Si pourtant il vivait , &
 » qu'il revînt un jour ce serait un pere
 » que tu recouvrerais.... Mais peut-
 » être qu'alors sans azile..... O mal-
 » heur ! tes fuites sont encore plus
 » cruelles que toi-même : Tu détruis
 » jusques aux liens qui réunissent les
 » sociétés & les familles : Tu jettes
 » l'homme, après la tempête, sur des

„ rives désertes & sauvages , où per-
„ sonne ne le connaît plus. . . . Chere
„ Fanchette ! le Ciel y pourvoira sans
„ doute. Il changea son nom de
„ Rosin , pour acquérir un nouveau cré-
„ dit : c'est ce que j'ai su par hazard ;
„ mais ce nom qu'il a pris , je l'ignore.
„ . . . Ma fille , recevez ce bijoux : l'in-
„ fortune n'a pu m'obliger à le dépouil-
„ ler des diamans qui l'embellissent : c'est
„ le portrait de votre mere. . . . Joignez-
„ y cet écrit , qu'elle traça pour son
„ frere , lorsqu'elle était prête à rendre
„ le dernier soupir. S'il nous avoit haïs ,
„ il ne pourra résister aux tendres senti-
„ mens que cette lettre renferme ; &
„ s'il nous aime encore , vous lui ferez
„ plus chere : conservez soigneusement
„ ces dons précieux , les derniers présens
„ d'un pere qui vous aime
„ De tant d'amis qui m'accablèrent
„ des témoignages de leur affection dans
„ des temps plus heureux , il ne me reste
„ qu'un homme , qui veut bien s'inté-
„ resser à vous. Quoiqu'excessivement
„ riche , il vit sans faste. Je ne lui connais
„ qu'un défaut ; c'est d'avoir trop de cette

„ dévotion minucieuse qui se charge de
 „ pratiques, bonnes peut-être, mais qui
 „ loin d'être essentielles & nécessaires,
 „ emportent un tems qu'on pourrait mieux
 „ employer: A cela près, la voix du pu-
 „ blic lui donne sans partage le titre
 „ d'honnête-homme. C'est entre ses mains
 „ que je vais te remettre, ô toi! chere
 „ enfant, le seul bien dont la perte fait
 „ en ce moment couler mes larmes.
 „ Obéis, ma Fanchette, comme à moi-
 „ même, à ce nouveau pere que je te
 „ donne en mourant „.

Le bon marchand s'arrêta: Fanchette
 fondait en larmes: Elle couvrit de baisers
 les mains de son pere, qui lui dit d'une
 voix entrecoupée par les sanglots: — Ma
 fille, assure-moi que je vivrai dans ton
 cœur... que mes leçons régleront ta
 conduite, &..... — Cher papa! s'écrie
 impétueusement la jeune fille: ah! quelle
 ame me croyez-vous donc, pour demeurer
 insensible à vos bontés!.... Mon
 pere!... jamais... non jamais votre nom
 chéri, vos avis, votre tendresse ne for-
 tiront de ma mémoire, ni de mon cœur —..
 Les yeux du moribond s'animerent; le



fourire de la satisfaction vint encore se tracer sur ce visage hideux & décharné : son cœur paternel palpita : il dut à sa fille le bonheur de ses derniers momens. — Bénis-la, mon Dieu ! dit-il à demi-bas : mon Dieu ! bénis-la, cette chere enfant, le plus précieux des dons que tu m'as faits ; car elle a répandu de la douceur jusque sur les angoisses de la mort — Ces mouvemens étaient trop vifs & trop doux ; des organes débilités, un corps abbatu, ne purent les soutenir : une faiblesse survint à Florangis : Celui dont il venait de parler à sa fille entre dans ce moment ; il donna quelques secours à son malheureux ami, qui r'ouvrant ses yeux éteints, l'aperçut, & montra de la joie. — Fanchette, ajouta-t-il, d'une voix tombante, voila... celui... qui veut bien... te servir de pere.... En achevant ces mots, prononcés avec peine, ses yeux se refermerent ; on n'entendit plus que quelques soupirs, impuissans efforts de la nature qui lute encore contre la destruction.... On arracha Fanchette d'auprès du corps de son pere, qu'elle arrosait seule de ses larmes : Les yeux de son ami (la jeune fille le remarqua) resterent toujours secs.

CHAPITRE VI.

Aparences trompeuses.

BELLE Fanchette, calmez une douleur trop vive; ces soupirs & ces sanglots ne vous rendront pas votre pere: J'aurai pour vous la même tendresse; mes soins, mes attentions à prévenir non-seulement vos besoins, mais vos desirs, surpasseront tout ce qu'il aurait pu faire pour vous. Je ne desire que de vous voir heureuse: comptez sur moi: disposez en maîtresse absolue de ma maison & de moi même.— C'est ainsi que s'exprimait monsieur *Apatéon* [10], pour consoler Fanchette, huit jours après la mort de son pere.

Les effets suivirent les paroles: La jeune Florangis n'était plus mise avec la même élégance que dans ses premières années; son pere ne lui donna que des étoffes grossières, & conformes à sa fortune: En huit jours elle vit reparaître son ancienne magnificence: outre un deuil parant, elle eut des bijoux, une montre enrichie de brillans, les étoffes du meilleur

gout, les modes les plus féyantes & les plus nouvelles. Malgré la legereté de son âge, ces belles choses n'effacerent pas du cœur de Fanchette la mémoire d'un pere qui la chériffait, & n'affaiblirent point les regrets que lui causait sa perte. Elle n'était pas ingrate non plus; elle était pénétrée de respect pour monsieur Apatéon; mais elle se disait quelquefois: — Ah! si je tenais tout cela de mes parens! si c'était mon vertueux pere, que je dussé accompagner ce soir à la promenade, sous cet appareil éblouissant, que je serais heureuse — ! Et la jeune fille pleurait. Je ne prétens pas nier qu'un petit levain d'orgueil ne contribuât à faire naître ces regrets, peut être autant que la tendresse: mais l'orgueil est une vertu, s'il élève l'ame, & nous montre de la bassesse à recevoir, lorsqu'il nous est impossible de rendre de la même maniere.

Chaque jour Monsieur Apatéon procurait à sa pupille de nouveaux amusemens. Il passait auprès d'elle les journées entières. La musique, les instrumens, la danse, la promenade, les spectacles, les souters fins se succédaient. A la vérité,

Fanchette

Fanchette ne voyait d'hommes que ses maîtres; c'était avec monsieur Apatéon qu'elle dansait. Mais l'aimable fille était bien loin de s'en plaindre : elle goûtait un genre de vie dont le tumulte était banni, & que ses plaisirs innocens variaient. Tout le monde dans la maison baissait les yeux devant elle, & ne lui parlait qu'avec respect. Monsieur Apatéon soupait tête-à-tête avec elle; mais dès qu'on avait quitté la table, il laissait Fanchette en liberté. — Que j'ai de grâces à rendre au ciel, disait quelquefois la jeune Florangis, de ce que cet ami de mon pere ne l'a pas abandonné! qu'il est digne de mon respect, de mon estime & de ma reconnaissance! —

En se levant le matin, c'est-à-dire à dix heures, monsieur Apatéon, rafraîchi par un sommeil long & paisible, s'informait si sa pupille était habillée : elle ne se faisait pas attendre : ils sortaient tous deux & se rendaient dans un temple, où le dévot personnage donnait l'exemple d'une piété fervente. Il ramenait ensuite Fanchette au logis : l'on déjeûnait ; les maîtres de danse & de musique arrivaient : après

les leçons, on se mettait à table pour dîner : on se promenait ensuite dans un jardin presqu'aussi délicieux que celui d'*Eden*, jusqu'aux vèpres, qu'on allait entendre chez des Religieuses : s'il faisait beau, les tuileries, le luxembourg, les boulevards, étaient durant une heure le théâtre des triomphes de Fanchette : ensuite l'on allait au spectacle, ou l'on rentrait.

J'oubliais de faire le portrait de Monsieur Apatéon. C'était un petit homme d'environ cinquante ans ; ni beau ni laid ; d'un embonpoint plus que médiocre ; au teint frais & fleuri ; aux yeux doux & benins ; aux regards en-dessous ; fin sans le paraître ; aimant la mollesse, la bonne chère ; ayant toujours, en parlant, un air de bon-homme qui lui gagnait les cœurs. Il nageait dans la joie, lorsqu'aux promenades publiques, il entendait louer Fanchette de la tête aux pieds : il laissait alors tomber en tapinois ses regards sur le pied mignon de sa pupille, & par distraction, il disait tout haut : Qu'il est charmant ! Il avait un soin particulier d'orner cette partie des attraits de la

jeune Florangis, par la chaussure la plus élégante : il ne trouvait jamais qu'une boucle fût assez galante & d'assez bon goût ; après avoir parcouru successivement tous les bijoutiers, il finit par en dessiner lui-même d'une forme nouvelle, que tout PARIS admira : Car pour la parure du beau sexe, Monsieur Apatéon s'y entendait mieux que personne au monde : On dit que dans sa jeunesse, il avait inventé les mantelets, pour cacher un petit défaut dans la taille d'une jolie maîtresse, dont il était fou : les caleches, dans une autre occasion, furent encore une émanation de son cerveau : la jolie Nic* ayant touché son cœur, il lui fit porter des jupes traînantes, parce que cette belle n'avait pas la jambe fine : & pour Fanchette, il ordonna toujours qu'on les lui fît si courtes, que rien ne dérobat la vue de son joli pied.





CHAPITRE VII.

Danger qu'on aura prévu.

FANCHETTE, jeune, innocente & vertueuse, était tranquille chez son bienfaiteur Apatéon. Souvent elle s'était aperçue qu'en lui parlant, il rougissait & lui pressait la main : quelquefois, comme sans y penser, il achevoit de boire ce qu'elle avait laissé : lorsqu'ils revenaient ensemble, au lieu de lui donner la main pour descendre de la voiture, il la prenait dans ses bras & la portait jusqu'à l'escalier : en montant, ses pieds rouchaient à peine à terre; l'obligeant vieillard la soulevait, & parvenait hors d'haleine à la porte de son appartement : sous prétexte qu'une chaussure trop juste pouvait la gêner, dès qu'ils étaient rentrés, lui-même présentait à Fanchette des mules élégantes, tombait à ses pieds pour l'empêcher de se baisser, & la débarrassait de son joli soulier. La jeune fille sentait au fond de son cœur une vraie reconnaissance de

tous ces soins ; cependant quelquefois ils la firent rougir : mais elle regarda ce mouvement de pudeur comme un commencement d'ingratitude ; elle en eut horreur.

Un jour, qu'il fe fait très-chaud , le vieillard eut des affaires : Fanchette , restée feule , se mit à lire les *Lettres récréatives & morales de C****. Cette lecture l'affoupit : Elle était sur un sofa, un de ses pieds appuyé sur un siége , & l'autre tombant sur le parquet. On découvrait le commencement de sa jambe, & ce joli pied sur-tout , chef-d'œuvre des graces , était parfaitement en vue. Le bon Monsieur Apatéon revient, & vole où tendent tous ses desirs. On entrait de son appartement par une porte secrete , dans celui de la belle Florangis. Il apperçoit sa pupille qui sommeillait. Le cœur du papelard battit avec violence : il s'approche, en tressaillant de plaisir : il s'agenouille : il baise mille fois ce pied charmant. Il ne voulait pas s'en tenir là : la jambe de l'aimable fille le tentait ; mais une secousse que le mouvement de sa lourde masse

donne au plancher, éveille Fanchette. Elle voit Monsieur Apatéon la bouche collée sur sa mule. Elle se leve en rougissant. Le vieillard à genoux & confus, prit sur le champ son parti, & poussant un gros soupir, il dirige langoureusement ses regards sur une image placée vis-à-vis de lui : — Grande Sainte, s'écrie-t-il, protège cette fille aimable, dont je viens de baiser les pieds avec humilité ; que sa belle ame soit inondée des graces qui donnent le salut, comme son corps a toutes celles qui font naître l'admiration. Loué soit le Créateur, qui la fit si charmante... & si sage ! Il se releve en achevant ces mots, & baise avec feu la main de Fanchette, qui la retire vivement. — Je vous aime en Dieu, ma chere fille, lui dit Apatéon. Nous ne sommes pas comme ces athées, qui n'ont en aimant, que des vues illicites ; ne craignez rien d'un homme, qui n'adore en vous que le Créateur lui-même. Ensuite il s'assit auprès de sa pupille, qui n'avoit rien compris à son action & à ses discours : il prenoit de temps-entemps ses belles mains, les pressait ;

quelquefois il passait son bras autour d'une taille svelte & legere; il hazarda même de lui dérober un baiser. Fanchette, sans défiance, souffrait cependant: elle ne sentait plus son cœur s'épanouir: la présence de Monsieur Apatéon la réjouissait dans d'autres temps; à présent elle le souhaiterait bien loin. Elle pensait tout cela; mais elle n'en témoignait rien. Apatéon crut son triomphe facile: cependant il ne voulut rien hazarder: il remit à la nuit suivante l'exécution d'un projet, formé depuis que Fanchette était en sa puissance.

CHAPITRE VIII.

Par bonheur!

ARSOUPER, le sensuel Apatéon fit à sa pupille une chère plus délicate encore que de coutume: il voulut l'engager à boire, à son exemple, de ces délicieux breuvages, qui portent le feu dans les veines, & dans le cœur les desirs impétueux: — Ma chère fille, disait le dévot, toutes les choses d'iei-bas sont faites pour

les élus [11] ; elles ne les corrompent pas ; au contraire , ce sont eux qui les sanctifient — Mais Fanchette ne savait pas sanctifier la débauche ; elle n'avait appris de son pere qu'à aimer la sobriété. Elle associa , suivant sa coutume , les naïades à Bacchus. Le vieillard ne put rien gagner sur son esprit. Ce jour-là , il ne se retira point aussitôt après l'avoir remise dans son appartement : il voulait l'aider à se deshabiller. Fanchette était bien innocente : mais une lumière naturelle indique à son sexe les regles de la bienséance : la jeune fille sentit qu'il fallait mettre un terme à ses complaisances pour monsieur Apatéon ; elle ne voulut jamais y consentir ; le vieillard fut obligé de lui céder.

Restée seule , Fanchette voulait réfléchir ; mais il ne se présenta devant elle qu'un cahos impénétrable à débrouiller : au fond de son cœur , elle éprouva des mouvemens de crainte : pour la première fois , cette porte qui donnait de son appartement dans celui du vieillard , & qui souvent l'avait rassurée contre mille petites frayeurs enfantines , lui donna de l'inquiétude. Elle alla trouver dame Néné ,

gouvernante sexagénaire de monsieur Apatéon. Il est bon de dire, que dame Néné, fille de la nourrice de la mere de Fanchette, avait toujours tendrement aimé la marchande, & que son affection rejaillissait sur sa fille. La pupille de monsieur Apatéon pria dame Néné de coucher dans sa chambre. — Pourquoi, mademoiselle ? — C'est que j'ai peur. — Vous avez peur ! Eh ! de quoi ? — Je ne fais. — Je le crois bien, mais n'importe ; tout ce qu'il vous plaira ; j'y consens. — Ma bonne ? — Eh bien ! — Vous viendrez ? — Oui. — Sans manquer au moins ? — Je vous le promets. — Ma bonne ?... Vous pleurez, mademoiselle ?..... Ma chere fille, qu'avez-vous ?.... — Hélas ! j'ai perdu mes parens..... Mon pere..... il n'est plus ! — La pauvre enfant !... elle me fend le cœur !... Paix, paix, ma mignone : monsieur a des bontés pour vous, & quant à moi..... — Ah ! ma bonne ! — Comment ! cesseroit-il... — Non ; mais..... — Mais ?..... — Il n'est pas mon pere ! — L'aimable petite ! qu'elle sent bien ce qu'elle a perdu !.. Il faut se faire une raison, ma chere

fille.....— Je voudrais..... que mon-
 sieur Apatéon eût moins de bontés. —
 Vous m'étonnez, mademoiselle, en ten-
 tant ce langage! — Il me rend confuse.
 Par exemple, je ne sais pourquoi, lors-
 qu'il me porte dans ses bras, qu'il me
 baise la main, j'éprouve une peine....
 une peine que je ne saurais vous compa-
 rer à rien. Une pauvre orfeline ne peut,
 sans honte, penser qu'il lui rend des ser-
 vices qu'elle ne recevrait d'une domesti-
 que qu'avec répugnance — La vieille gou-
 vernante se frotait les yeux, & prêtait tou-
 te son attention. Elle se fit expliquer ce
 que c'était que ces services, & son éton-
 nement redoubla.

Dame Néné connaissait les hommes ;
 mais l'extérieur édifiant de son maître lui
 en avait toujours imposé. Elle se rendit
 dans l'appartement de Fanchette, & se
 mit dans un petit lit qu'elle approcha de
 celui de la jeune personne. Toutes deux
 parlèrent très-bas : — Je suis tranquille à
 présent, dit l'aimable Florangis : tantôt il
 m'a surpris ; j'étais endormie ; il me bai-
 sifit le pied, lorsque je me suis éveillée... —
 Vraiment ! vraiment ! le pied ! à vous !

il s'y connaît..... Mais comment ne l'avez-vous pas entendu ? votre porte est rude , & fait du bruit. — Il n'est pas entré par-là — Eh par où donc , si ce n'est par la porte ? — Par celle qui donne de cet appartement dans le sien. — Que voulez-vous dire ? — Ce que vous devez savoir. — Une porte de son appartement dans le vôtre !... voilà la première fois que j'en entens parler. — Rien n'est plus vrai cependant ; & dès demain , si vous le voulez , vous pourrez la voir. — Elles entendirent du bruit , & se turent.

Depuis longtems , elles étaient tranquilles : le sommeil venait de répandre ses pavots sur la jeune Florangis [12] , & la vieille s'affoupissait [13] , lorsqu'Apatéon , qui ne soupçonnait rien de l'arrangement de sa pupille , se glissa dans son appartement. Il s'avance avec précaution , & retient son haleine : il touche un lit : il s'apperçoit qu'il est occupé : mille fois ses mains errantes & perfides s'avancerent pour violer le dépôt sacré qu'un ami rendant le dernier soupir , confia à sa bonne-foi ; & mille fois la crainte , non du crime , mais d'échouer , le

retint. Enfin il entend soupirer ; il ne se possède plus : sa bouche cherche celle de Fanchette : ses mains pressent . . . — O ciel ! s'écrie-t-il , en reculant d'horreur ! que viens-je de toucher-là ! Ce n'est pas ma jolie Fanchette , c'est un monstre qui la remplace — La vieille , qui venait de s'éveiller , grommele d'un ton rauque entre ses dents je ne fais qu'oi , qui mit en fuite le satyre impur. — Ma fille ! dit la gouvernante , en éveillant Fanchette , j'en fais trop : mais j'étais ici , par bonheur !



CHAPITRE IX.

Par hazard.

— **Q**UI l'aurait pensé , disait en elle-même la vieille gouvernante , le matin en s'habillant ! Il y a vingt ans que je suis au service de Monsieur Apatéon : Je n'en avais que quarante , lorsque j'entrâi chez lui , & cependant jamais il ne m'a dit une parole libre , & fait un atouchement qui répugnât à la pudeur , si

ce n'est cette nuit... Comme les hommes changent ! & qu'il faut peu de chose pour faire échouer une vertu que , peut-être , les plus rudes épreuves n'avaient point encore ébranlée !... Oh ! il n'en est pas où il pense... Le bon Monsieur Florangis pensait bien juste : hélas ! il savait que nos meilleurs amis nous trompent... Mais voyez un peu ce Monsieur Apatéon , avec sa mine doucerette ! Il lui faut une fille de seize ans , au teint de lis & de roses , faite au tour , à la jambe fine , au pied le plus mignon que l'on puisse voir en France ! ... Il n'en tâtera brin , sur ma foi .

En s'entretenant ainsi , la vieille se trouve habillée , & Fanchette s'éveille. — Ma bonne , dit la jeune Florangis , vous avez dit tantôt que vous en saviez trop ? — Eh bien , mademoiselle , je me trompais : j'ai voulu dire que j'en savais assez. — Mais ! c'est la même chose... Que savez-vous ? ... dites-moi ? — Ce que je fais ? ... Je fais que , pour vous rassurer , il est absolument nécessaire que je couche toujours ici , & que durant le jour , il ne sera pas mal que votre porte ne soit jamais fer-

mée. — Ah ! ma bonne !... Mais vous voyez donc bien, que je n'ai pas de vaines terreurs, & de petites peurs d'enfant ? aussi ce ne sont pas des frayeurs que j'éprouve, c'est une inquiétude, un.... je ne fais quoi, ma bonne, lorsque monsieur Apatéon est auprès de moi. — L'aimable enfant ! c'est son pere tout revenu.... Tenez, mademoiselle Fanchette, je vous aime cent fois plus que jamais... Oh !... vous me.... Tenez, je pleure, mais c'est de joie.... Ah ! que toutes ces jeunes filles à minois fripon ne lui ressemblent-elles ! nous ne verrions pas tant de vauriens & de dévergondées !... Je m'en vais préparer le déjeuner de monsieur ; il faut de ces choses qui flatent une sensuelle voracité, & provoquent l'appétit en dépit de la nature. Ne vous habituez pas, ma chere fille, à cette excessive délicatesse ; car cela ne durera pas toujours.... Et s'il vous parle d'un ton.... vous entretienne de fariboles.... qu'il vous prenne la main, & veuille se regaillardir ; là, ferme, retirez-moi votre main, & le regardez noir : car... il a sûrement dessein de vous éprouver.

Bon-jour, mademoiselle : n'oubliez pas ce que je vous dis, & comptez toujours sur moi—.

La gouvernante, en courant à la cuisine, disait : Il en aura ma foi ! le démenti, le pénard rusé ! & Fanchette réfléchissait. Il est impossible d'exprimer combien il serait divertissant de lire dans l'intérieur d'une fille de seize ans, innocente, vertueuse, mais sur-tout ignorante : Tout ce qu'enfante son imagination ressemble aux contes des fées ; sa confiance s'appuye sur tout ; & cependant ses craintes lui font voir des monstres par-tout ; un rien les dissipe, & la sérénité renaît sans cause, comme elle s'est évanouie sans raison. Du reste, indécise & timide, elle a tremblé longtems avant de hazarder un pas : elle n'est pourtant pas défiante ; elle ne le devient qu'après avoir été trompée : elle pense bien de tout le monde qu'elle voit ; & si quelquefois elle soupçonne des méchans, elle les suppose presque toujours parmi ceux qu'elle ne connaît pas. Oui, les hommes n'appërçoivent, à la vue des traits d'une jeune personne, que la moitié la plus

faible de ce qui devrait les toucher : elle deviendrait bien plus intéressante , si l'on pouvait lire dans son cœur ; y découvrir ces trésors d'innocence , de franchise , d'une aimable candeur. Mais cet âge heureux passe vite : Environnée de traîtres & de perfides , sa jeune ame en prend les vices , & parvient quelquefois dès l'adolescence , à ce point de dépravation , qu'elle ne croit pas même la vertu nécessaire. Et voila l'ouvrage des hommes Que dis-je ! ah pardon ! Je ne suis point de ces misantropes atrabilaires qui cherchent à dégrader le genre humain : non ; je me trompais : les hommes , mes semblables , que je chéris , que je révere , ne sont pas capables de chercher à détruire la vertu dans leurs aimables , leurs charmantes , leurs divines compagnes ! c'est l'ouvrage de ces petits-mâtres , de ces agréables qui portent par-tout leur inutilité & leur corruption ; de ces poupées , successeurs des *galles* [14], non moins déréglés , & plus dangereux ; de ces vieillards , qui , l'or à la main , traînent avec eux le dégoût & le libertinage ; & tous ces misérables sont indignes du nom d'hommes.

L'esprit

L'esprit de Fanchette s'égarait dans un labyrinthe d'idées creuses : Pour s'arracher à cette situation gênante , elle s'approcha de son clavestin , & lui fit rendre les sons les plus touchans. Quand on est mélancolique , qu'on a beaucoup pensé , l'ame est remplie , & cherche à s'épancher : Fanchette unit sa jolie voix à l'instrument : elle suivit ce que son cœur lui dictait ; & ses chants ne respirerent que la douleur : le nom de ses parens s'y mêlait ; des larmes coulaient le long de ses belles joues en le prononçant.

Cette occupation avait des charmes pour la belle Florangis ; un rien amuse une jeune fille ; Fanchette oubliait l'univers : Et monsieur Apatéon , rempli de l'idée des attraits naissans de sa pupille , fort inquiet cependant sur ceux qu'il avait palpés durant la nuit , se levait. Dès que sa toilette fut achevée , il se rendit dans l'appartement de Fanchette : il la considéra long-temps avant de l'interrompre. Elle était en deshabilité galant : jamais sa taille ne fut si bien dessinée : elle avait un soulier blanc comme la neige , bordé d'un cordonnet d'argent ; son joli pied

batait la mesure, & chaque mouvement qu'il feisoit, portoit de nouveaux desirs dans l'ame de monsieur Apatéon. Il étoit hors de lui, lorsqu'il s'approcha de Fanchette; il la prit dans ses bras, & voulut lui ravir un baiser. La jeune fille détourna la bouche; le vieillard colla la sienne sur les plus beaux cheveux du monde, & crut ne perdre pas beaucoup au change. Le feu de la volupté circulait impétueusement dans ses veines. Il enleve Fanchette, la porte sur une bergere: l'aimable Florangis ne fait ce qu'il prétend; mais elle se défend comme si l'expérience l'eût instruite: Apatéon, vieux routier, la laisse quelque temps se débattre; gagne un poste, puis un autre; enfin... éperdue, respirant à peine, & s'efforçant envain d'appeller, l'innocente Orpheline allait peut-être éprouver un malheur, dont jamais elle ne se fut consolée, lorsque la gouvernante accourut, pour avertir monsieur Apatéon, que le déjeuner courait le plus grand risque du monde de se refroidir. Elle ne le trouve pas dans son appartement: elle cherche la porte ignorée, la découvre, & voit

le tartuffe infâme attaché sur sa proie timide. En femme prudente, elle sort; court, plus vite qu'elle n'avait fait depuis trente ans, à la porte de Fanchette, & frappe à coups redoublés.

Il était temps. Apatéon presque vainqueur, craint qu'on ne le surprenne; il abandonne Fanchette; lui recommande le secret en menaçant, & s'élançe chez lui par la porte dérobée. La jeune fille épuisée & tout en eau cria d'entrer. — Qu'avez-vous, mademoiselle, dit Né-né? — Hélas! répond Fanchette en pleurant... — Ma chere fille, reprend la vieille, dites-moi... expliquez-moi... que s'est-il passé? — Je ne sais ce que me veut monsieur Apatéon; il vient de me tourmenter... Il voulait, ma bonne... Je n'en saurais douter; il n'est pas ce qu'il paraît... Je rougirais trop de vous dire ce qu'il voulait... — Ne l'a-t-il que voulu?... — Si vous n'eussiez frappé... — Ah! ma chere fille!... Et cependant, je ne suis venue que par hazard.



CHAPITRE X.

Reffources inattendues.

ON déjeûna. Apatéon baiffa d'abord les yeux ; l'ingénue Fanchette le mit bientôt à fon aife. Cette aimable fille était loin d'avoir l'idée du but où tendait fon tuteur. Elle avait feulement penfé qu'il voulait faire une chofe contre la décence : il n'en était pas venu à bout ; elle était fatisfaite , & fe promettait bien de fe méfier à l'avenir de pareilles entreprifes. Apatéon , (qui , de même que mon lecteur , avait cru les lumieres de Fanchette plus étendues) en la voyant agir comme de coutume , conçut de nouvelles efpérances , qui lui rendirent fon hypocrifie & fa gaîté.

Mais la gouvernante , qui la nuit en avait appris trop , à laquelle le jour en fit connaître davantage encore , avait heureufement toute l'expérience qui man- quait à la jeune Florangis. Elle vit que tôt ou tard fon Maître triompherait de l'innocence de Fanchette ; elle avait

éprouvé plus d'une fois, qu'en bravant le péril, on y succombe; en conséquence, elle résolut d'y soustraire une fille, sur laquelle elle avait plus d'autorité qu'on ne pense.

Il est très-naturel que mon lecteur ignore, puisque je ne l'ai pas dit, que le pere de Fanchette mourant, ne s'était pas tellement fié à son ami monsieur Apatéon, qu'il n'eût pris d'ailleurs des précautions pour préserver sa chere fille des embûches d'un séducteur. Il savait que de tout temps, la gouvernante du dévot Apatéon avait tendrement affectionné son épouse: il lui connaissait des sentimens d'honneur: ce fut en conséquence, qu'il lui remit une somme, produit de tout ce qu'il avait sauvé de son désastre; de quelques bijoux & des habits de madame Florangis; des siens même qu'il fit vendre, dès qu'on l'assura qu'il ne devait plus espérer de vivre: le tout formait environ deux mille écus. Par un codicile, qui devait être secret, il chargea la gouvernante d'employer cette somme à placer sa fille chez une maîtresse ouvriere à l'insu de monsieur

Apatéon, si sa bonne volonté se refroidissait, ou que d'autres choses, qu'il n'exprimait pas, & qui justement arriverent, l'y contraignaient. Le même écrit portait, que si l'oncle de Fanchette venait à paraître un jour, il reprendrait sur sa niece tous les droits confiés à d'autres.

On était revenu de l'Eglise; on avait chanté, dansé, dîné; on allait aller à vêpres: la bonne Néné dit adroitement à l'oreille de Fanchette, de feindre une indisposition pour rester. La jeune fille ne savait pas feindre (15): elle dit tout uniment à monsieur Apatéon, qu'elle le priait de sortir seul pour ce jour-là, parce qu'elle n'avait pas envie de l'accompagner. Le vieillard insista sur la nécessité d'aller à vêpres; on le pria d'en dispenser: il était complaisant; il se rend, & fort.

Dès que la gouvernante s'aperçut que Fanchette était seule, elle courut à son appartement, & sans perdre le temps en de vaines paroles, elle lui donne cet écrit qui contenait les dernières volontés de monsieur Florangis. L'aimable fille le

lut en sanglotant, & le rendit à Néné, qui le renferma précieusement dans la boîte d'où elle l'avoit tiré. — Eh bien, mademoiselle, auriez-vous le courage de reprendre les habits que vous aviez en entrant ici; ces habits, tristes preuves de votre infortune, & de quitter l'aifance dont vous jouissez chez un suborneur? — Un suborneur! — Oui, mademoiselle; celui qui vous a reçue des mains de son ami; pour qui vous devriez être le plus sacré des dépôts, mérite ce nom que vous venez de lire dans l'écrit de votre pere: Il veut vous deshonoré & vous perdre. Il n'est qu'un moyen d'échapper... Votre bon pere! oh! quelle serait sa douleur!... Il l'avait prévu... Que décidez-vous? — Qu'il faut obéir à mon pere. Ah! ma bonne! je ne tiens donc plus à rien! Personne ne va plus s'intéresser à mon fort! Si monsieur Apatéon voulait me tromper, tout le monde me trompera. — Chere Florangis! je ne suis qu'une pauvre femme: mais un jour vous connaîtrez mon zele; combien je vous aime... Ma chere fille! je ferai l'impossible pour vous. Ne perdons pas de temps; quittez

ces colifichets & ces bijoux; ils font, sur une fille pauvre, de tristes enseignes, qui disent qu'elle est à vendre, ou que déjà peut-être ils ont été le prix infâme mis à son innocence: reprenez vos habits: les voila; je viens de les approprier; de parler à la plus honnête marchande de modes de Paris, chez laquelle vous allez entrer; de placer chez un Notaire la somme que me confia votre pere: mademoiselle, tous les Apatéons du monde n'empêcheront pas qu'une femme indigente, sujette, comme d'autres, à mille défauts, ne mette son bonheur à vous être utile. — Vous allez donc me servir de mere, lui dit Fanchette d'un ton caressant? — Ah! belle Florangis, un jour vous ne douterez pas que je n'en aye pris les sentimens. Par un commencement de bonheur, ma chere fille, ajouta Néné, la marchande sans vous être parente, porte votre nom: ce trait vous rend chere à cette femme estimable avant même de vous avoir vue; & pour éviter toutes les questions sur votre famille, vos connaissances; elle vous fera passer pour sa niece. — Tout en causant, Fanchette se

trouva vêtue de modestes habits que lui fit quitter Apatéon, & n'en fut pas moins belle : ils devenaient étroits & courts ; mais qu'importe ? elle ne les devait à personne : l'aimable fille était contente. On sort par une porte du jardin sans être vues des gens de la maison : on se rend chez la marchande de modes : Néné présente Fanchette, ne dit qu'un mot, & se hâte de retourner. Elle arrivait à peine, que le dévot Apatéon rentra.



CHAPITRE XI.

Reviendra-t-il ?

— **V**ENEZ, mademoiselle, dit la marchande à Fanchette : Je fais qu'il ne faut pas que vous restiez dans ma boutique : ma fille vous tiendra compagnie, & vous travaillerez avec elle dans la chambre que je vais vous donner—. En même-tems la jeune Agathe se leve, & court, d'un air enjoué, prendre la main de l'aimable Florangis. La gouvernante avait instruit la marchande de tout, & sa pu-

pille en devint pour cette femme honnête un dépôt plus précieux.

Agathe était une blonde touchante , tendre , sincere ; mais vive , femillante : elle n'avait que quatorze ans. Dès la premiere vue , Fanchette la charma : elle prit pour elle un gout vif , qui fut suivi d'une amitié constante , & les rendit toujours inféparables. Fanchette fit , sous les yeux de sa jeune amie , des progrès rapides : elle avait pour le travail un gout décidé ; l'on apprend toujours bien vite ce que l'on aime. De son côté , la bonne gouvernante tâcha de lui procurer tous les amusemens qui dépendirent d'elle. Comme je l'ai dit , elle avait placé les deux mille écus , que lui remit en mourant le pere de Fanchette ; elle joignit à cette somme ce qu'elle avait amassé depuis quarante ans : le tout formait un fonds qui composait huit cens livres de rente : elle avait en outre gardé de quoi payer l'apprentissage de Fanchette , & pour son entretien durant trois ans qu'il devait durer , afin que la jeune personne eût toujours de réserve quelques années de son revenu : à soixante ans , l'on est économe

& prévoyant. Néné lui fit présent d'un clavestin, lui donna les livres qu'elle demandait; en un mot, elle avait promis de lui servir de mere, & lui tint parole. — Ma chere Fanchette, lui difait-elle quelquefois, j'avais des parens dans la misere, mais tous, avant moi, ont payé le tribut à la nature; vous êtes à présent la personne qui devez m'intéresser le plus: recevez les bagatelles que je vous donne, comme le présent de l'amitié, ils n'avilissent personne—.

Oh! que j'aime cette bonne Néné! Elle était fille d'un laboureur: dès sa jeunesse, elle vint à la ville, & servit. Elle apporta de son village de la pudeur, un cœur tendre, une figure appétissante & beaucoup de bonne foi: un garçon de boutique, un clerc de procureur, un valet-de-chambre, un maître d'hôtel, &c. la tromperent tour-à-tour, en lui promettant de l'épouser, & ne lui tinrent jamais parole: elle aima le plaisir, mais elle eut toujours horreur du crime: elle devint sage à force de manquer à l'être. Dès que le feu des passions fut éteint, elle respira: — Heureuse tranquillité, se difait-

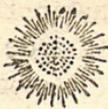
elle , que vous avez tardé long-tems ! pourquoi ne futes vous pas la compagne de ma jeunesse , ainsi que de la maturité ! Son cœur n'était cependant pas moins sensible : elle aima madame Florangis , ensuite Fanchette , autant qu'elle était capable d'aimer : Eh ! qui peut mesurer le sentiment dans une ame tendre ! La jeune personne était pour elle un trésor : — Evitons , se disait-elle , à ma chere fille , les déchiremens auxquels je fus en proie , lorsque je me trouvai la dupe d'un perfide : qu'elle ressente au fond de son cœur l'inexprimable douceur d'avoir toujours été vertueuse : hélas ! je ne puis me le cacher à présent : je ne pouvais être heureuse qu'avec le premier amant que j'ai favorisé : j'eusse rougi devant tous les autres — .

Cette fille simple , ignorante , savait placer ses bienfaits : elle aurait pu répandre des dons insuffisans sur une centaine d'orfelins , & ne faire le bonheur d'aucun : elle s'attache à Fanchette , & l'on verra ce qu'il en fut. O vous ! qu'une ame bienfesante & généreuse porte à soulager l'indigent , retenez cette leçon que vous

donne la conduite de Néné : Adoptez une famille pauvre ; rendez la seule à l'état, si votre fortune ne vous permet de soulager qu'elle : toute autre maniere de faire l'aumône est vicieuse : vous pouvez donner des mœurs à cette famille que vous releverez ; vous ne ferez que des vagabonds de mendiants à qui vous procurerez des secours trop médiocres , pour qu'ils ne dépendent que de vous.

Fanchette descendait rarement dans la boutique : encore était-elle voilée de maniere qu'on n'aurait pu la reconnaître. Un jour elle y parut un moment , pour montrer son ouvrage à la marchande : une caleche lui couvrait le visage : mais ses habits courts laissaient voir le bas d'une jambe fine & son joli pied : Un jeune homme, en grand deuil, entre avec son gouverneur, pour faire quelques achats : ses yeux se fixent sur Fanchette ; sa taille dégagée ; cette jambe, & ce pied surtout le frappèrent. Il s'efforçait de voir son visage : l'aimable Florangis s'en aperçut : elle se hâta de demander l'avis de sa maîtresse, & remonta dans sa chambre avec Agathe. Les graces de sa dé-

marche acheverent d'enchanter le jeune-homme. — Ah! qu'elle est bien, madame, dit-il à la marchande! — Vous ne pouvez que le conjecturer, monsieur, lui répondit-elle. — L'on ne saurait être laide avec non, madame, jamais femme laide n'eut autant de graces: un si joli pied ne peut soutenir que la beauté même—. Cela n'était pas tout-à-fait exact; mais ce jeune-homme commençait à devenir amoureux, & l'on ne doit pas chercher l'exactitude & la modération dans les expressions des amans. Il fit encore quelques questions, auxquelles la marchande (qui, pour le babil ne le cédait néanmoins à personne) ne répondait que par des monosyllabes. Le gouverneur acheta, paya, sortit; son élève parut ne le suivre qu'à regret. Et Fanchette difait à la jeune Agathe: — Mon amie, le connais-tu? Aparentment que c'est ici qu'il achete? . . . Reviendra-t-il?





CHAPITRE XII.

Nouvelle conquête : S'en réjouira-t-on ?

FANCHETTE est disparue !... On ne l'a pas vu sortir !... On ne fait ce qu'elle est devenue !... Ah scélérats ! vous me la rendrez !... Mais que la foudre m'écrase , si.... Je veux qu'on me la trouve , ou , je jure Fanchette !.... Elle était si mignone , si sage , si... Je perdrai l'esprit , si l'on ne me la ramène Un galant peut-être me l'enleve ! & moi , nigaud ! depuis six mois je soupire... Il fallait , morbleu ! brusquer l'aventure... Il aurait été si doux de passer dans ses bras... Je l'espérais : je me suis trompé. Ah ! si je la trouve !... Jolie , délicate Fanchette , quel mortel à présent favoure sur tes levres de rose , des baisers.... des baisers..... ah ! toutes les délices dans lesquelles je nage ne valent pas un de ces baisers-là !... Elle ne serait pas partie seule : on me l'enleve : mes gens font du complot Hola ! traî-

tres ! par la mort ! si vous ne m'avouez la vérité, je vous fais tous pendre... Comme elle était modeste ! Mais où donc était Néné !.. Lorsque sa jolie main se promenait sur les touches de ce clavestin ; que son pied séduisant battait la mesure ; que sa voix si douce, si touchante.... J'aurais du la croquer mille fois.... Maudit de jeûner ! sans toi.... Imbécile que je suis ! je me consolerais du moins aujourd'hui : un autre ne cueillerait pas une rose que j'ai si long-tems couvée des yeux.... Ah— !.... C'est ainsi que s'exprimait monsieur Apatéon, après qu'il se fut aperçu de l'évasion de Fanchette ; qu'il eut grondé Néné, à laquelle cependant il n'osa faire de questions sur la vision de la nuit précédente ; qu'il eut mis tous ses gens en campagne pour rattraper sa jolie proie : & son monologue finit par un cri de fureur. Tous les mouvemens qu'il se donna furent longtems inutiles : une pauvre femme, une jeune fille tromperent, avec succès, un tartufe !

Fanchette vivait heureuse & tranquille : dès le premier jour, elle avait oublié l'abondance & la délicatesse ; comme
dès

dès le premier instant, ces bijoux, ces ajustemens, idoles cruelles auxquelles tant de femmes sacrifient l'honneur & les mœurs, ne lui coûtèrent pas un soupir. Les avis de son père se retracerent à son souvenir : Je travaille, se disait-elle ; je remplis les vues du cher auteur de mes jours : le Ciel me bénira.— Et le Ciel la bénissait.

La marchande avait un Neveu, nommé *Dolfans*, jeune-homme qui promettait beaucoup ; disciple des *Michel-Ange*, des *Raphaël*, des *Lebrun* ; émule des *Vanloo*, des *Vernet*. Il revenait de Rome : dès la première visite qu'il rendit à sa tante, il vit la belle Florangis. Il était fête : Fanchette avait une robe neuve, peu riche, mais extrêmement parante : c'était un présent de la bonne Néné : la beauté de sa chevelure était relevée par une frisure de goût : son joli bonnet paraissait monté de la main des graces, c'est-à-dire, par elle-même sous la direction d'Agathe. Un soulier verd orné d'une fleur en or, enfermait son pied mignon. Elle était assise, le dos tourné, & lisait *Emile*, lorsque le jeune Dolfans entra.

I. Partie.

E

Le premier objet qui frappa sa vue fut le joli pied de Fanchette, posé sur un petit tabouret. Son cœur palpita. En embrassant sa tante, il le regardait : en répondant à toutes ses questions, il le regardait encore. — Qu'avez-vous vu de curieux à Rome? — Bien des choses, ma Tante. — Faites-moi quelque détail. — Ah ! que ce que j'en découvre est séduisant ! — Vous autres Peintres, vous vous passionnez pour cette ville comme pour une maîtresse : tout vous y paraît merveilleux : ma foi, je n'ai jamais vu votre Rome : mais Paris est bien aussi séduisant qu'elle. — Ma Tante!... — Oui, mon cher Neveu, ne vous en déplaise ; je le soutiendrai contre tous les Romains. — C'est une merveille!... — Merveille tant qu'il vous plaira. Elle a son Eglise de saint Pierre, à ce qu'on m'a dit ; mais Paris a son Louvre & ses Tuileries : des connaisseurs ont assuré devant moi, qu'aucun Edifice dans le monde n'égalerait le Louvre, s'il était achevé. — Je ne parle pas d'Edifices, ma Tante. — Pour les chef-d'œuvres de la peinture, l'on voit dans le Salon... — Eh mon Dieu!

ni de peinture. — Le caractère de la nation, les mœurs des habitans ? ah ! pour le coup, mon Neveu, tout l'univers doit mettre *pavillon bas* devant notre Patrie. Quelle *aménité*, quelle élégance dans les nôtres ! Je vois le monde, mon cher Dolfans ; j'entends dire à des gens de poids, que notre *urbanité* présente servira de modele à toutes les races futures. — Je vous accorde tout cela, ma Tante, j'enchérirai, s'il le faut : Paris renferme des merveilles qui surpassent tout ce que j'ai jamais vu. — Vous voila raisonnable. Nous aurons bientôt de vos ouvrages : vous serez sans doute devenu parfait ?... Vous ne me répondez rien ! (Il s'avançait pour regarder Fanchette, qui ne s'était pas encore retournée). — Quelquefois j'embellis la nature ; mais ce que je viens de voir est fait pour desespérer, ou pour élever au-dessus de lui-même l'artiste le plus habile. — Mon Neveu, reprit la Marchande, en lui parlant à l'oreille ; restez-en là ; vous me connaissez : malgré la tendresse que j'ai pour vous, une imprudence vous exclurait de chez moi. —

Dolfans entendit ce qu'on voulait lui

dire : il baiffa les yeux : au bout d'un moment , il les leva fur le pied de Fanchette , & dans fon cœur il difait :— Ah ! fut-elle auffi laide qu'elle m'a paru belle , ce charme inexprimable me la ferait adorer —.

Quelques-unes des compagnes de Fanchette entrèrent : fa lecture fut interrompue : elle fe leva : Dolfans , interdit , immobile , la regardait ; il s'enivrait du plaisir de la regarder. Chaque pas de la belle Florangis féfait éclore de nouveaux charmes ; tout s'embelliffait fous fes pieds : Telle la divine Cypris marche précédée des defirs brulans , accompagnée des graces , & fuivie des plaisirs. Dolfans voulut lui faire un compliment : il ne trouva rien qui pût exprimer ce qu'il fentoit. Il garda le filence ; fes yeux feuls parlerent : & Fanchette peut-être n'entendit que trop ce langage.

Jeunes & touchantes beautés , toutes les conquêtes flatent votre cœur novice encore ; vous ne voyez que votre triomphe : mais le piege eft caché fous des fleurs ; trop fouvent hélas ! il en eft qui ne devraient exciter que des larmes ameres.

CHAPITRE XIII.

C'en est trop d'un.

DARDON, mademoiselle, si j'ose vous écrire avant de m'être fait connaître : mais je suis si peu maître de mon impatience ; les occasions de vous voir naîtraient si difficilement, qu'il m'est impossible de les attendre. A peine vous ai-je entrevue : vous étiez comme voilée : l'envie que je montrai de lire mon sort dans vos regards, ne servit qu'à me priver plutôt du plaisir que me causait votre présence : & cependant je sens que mon cœur est à vous pour jamais. Je n'ai pas l'injustice de me plaindre de votre fuite : elle ne vous rend à mes yeux que plus digne du don que je prétens vous faire de ma foi, de ma tendresse & de tout moi-même. Oui, je le jure par le saint auteur de la nature, je n'aurai jamais d'autre épouse que vous. Je suis riche, & je m'en réjouis depuis que je vous aime ; auparavant, je n'y pensais seulement pas ; je ne suis point d'une naissance illustre ; ma famille est de finance ; je m'en réjouis

encore : nos conditions sont égales , & la distance imaginaire des rangs , d'autant plus tyrannique , qu'elle est moins réelle , ne nous séparera pas.

Je vous avoue que vos graces seules m'ont touché ; j'ignore si vous êtes aussi belle que tout le reste l'annonce. Oui, Mademoiselle ; je ne sais quoi me fit tressaillir en vous voyant. Vous êtes faite au tour : cependant ce n'est pas votre taille : vous avez la main belle ; des bras arrondis d'une blancheur de lait ; une jambe... ce n'est pas encore cela qui m'a charmé : mes yeux se sont fixés sur le plus joli pied que j'eusse encore vu ; je ne pouvais les en détourner , & mon cœur battait avec violence. Pour achever l'enchantement , vous avez parlé : Dieu ! quel son de voix séduisant ! Non , non , il est impossible qu'avec cette voix touchante , l'on n'ait pas dans l'ame un fond d'inaltérable douceur , d'innocence , de candeur ; & voila ce qu'il faut pour rendre un époux heureux... Ah Mademoiselle ! si vous consentez que mon bonheur soit votre ouvrage , croyez que je ne négligerai rien pour faire le vôtre. Un homme estimable par ses mœurs , qui s'offre

en qualité d'époux, ne doit pas être dédaigné : ses vues sont pures ; il présente le don le plus précieux pour une jeune fille, en même-temps qu'il demande pour lui le bien qui donne le prix à tous les autres, une compagne aimable & vertueuse. Réfléchissez sur ce que je me permets de vous écrire aujourd'hui : Je n'ai plus de parens : je dépendrai d'un tuteur durant quelque temps encore : à vingt ans je serai maître de moi : telle fut la volonté de mon pere : Je puis donc vous donner un terme fixe pour tenir ma parole. Recevez la promesse que je vous fais de n'être qu'à vous. J'irai le plutôt qu'il me sera possible savoir mon sort & ma réponse.

Je suis, Mademoiselle, avec un attachement qui ne se démentira jamais,

Votre, &c. DE LUSSANVILLE.

C'est ainsi qu'écrivait à Fanchette le jeune-homme qui ne l'avait qu'entrevue, & qui fut obligé de s'éloigner, lorsque son gouverneur sortit. Ce billet fut remis, par un laquais, à la marchande qui, le donnant à la jeune Florangis, lui dit : — Ma fille, voyez ce qu'on vous écrit : si c'est ee que je soupçonne, j'espere

que vous ne ferez rien, sans avoir pris mes avis & ceux de madame Néné —. Fanchette avait brisé le cachet & li-fait : son teint qui s'anima, décelait l'é-motion de son cœur.— Tenez, madame, dit-elle en finissant—. La marchande fut touchée de la confiance que lui mar-quait la jeune Florangis, elle lut à son tour.— Ma Fanchette, reprit-elle, que pensez-vous de tout ceci? — Que les hommes emploient, pour nous tromper, des stratagèmes toujours nouveaux; qu'il faut ne rien répondre à ce jeune-homme, & l'éviter.— Belle Florangis ! que j'aime à vous voir penser de la sorte ! Cependant, ma chere fille, si c'était un établissement solide, il ne faudrait pas le manquer par sa faute. Ce jeune-homme est aimable : ne l'avez-vous pas trouvé tel?— Il ne ferait pas si dange-reux, s'il m'avait paru moins digne de plaire.— Vous seriez donc charmée qu'il dît vrai?— Oui, madame : mais je suis presque sûre qu'il est un trompeur.— [Elle est sincere au moins]. Ma fille, vous en rapporterez-vous à tout ce que je ferai?— Oui; pourvu que ma bonne

soit de concert avec vous. — Elle approuvera tout ; je puis vous en répondre. — Et la marchande quitta Fanchette ; qui dit à sa chère Agathe : — Il me semble, ma bonne amie, que mon cœur prend le parti de ce jeune-homme contre moi : j'entends une voix secrète qui me dit qu'il est sincère, tendre, & qu'il fera mon bonheur. Que j'aurais de plaisir à lui tout devoir — !

La marchande de modes regardait la jeune Florangis comme digne de son neveu. — Une fille honnête, & si sage, se disait-elle souvent, rendrait Dolfans le plus heureux des époux : elle n'est point riche ; mais elle est vertueuse, modeste ; elle fera dans son ménage, économe, réglée ; c'est une belle dot que cela. Quand elle joint à la beauté, la sagesse & la douceur, une fille a plus que la naissance & les richesses : ses attraits retiennent le cœur de son époux, sa douceur le captive, & sa conduite fait prospérer sa maison —.

Voilà comme on raisonne parmi les gens du commun : chez les grands, c'est autre chose : ces vertus que la bonne mar-

chande estimait tant, sont devenues trop roturières : & c'est ainsi que tout a son fort & son faible dans le monde : Ah ! si le bonheur, la vertu, les talens ne vengeaient la médiocrité, les puissans du siècle jouiraient d'un fort trop digne d'envie !

La gouvernante de monsieur Apatéon venait rarement. Elle craignait d'être observée. La marchande quittait à peine Fanchette, lorsqu'elle entra. La touchante Florangis fut enchantée de la voir : son cœur la desirait : la lettre de Luffanville l'avait émue : elle trouvait du plaisir à la relire : elle venait d'embrasser sa bonne ; elle allait la lui montrer, lorsque Dolfans parut : Sa tante elle-même le conduisait.

Cette joie pure, ce fourire de la satisfaction, cette rougeur timide, cette agitation délicieuse, que cause la vue de ce qu'on aime, on vit se peindre tout cela sur le visage de Dolfans. Fanchette baissait les yeux. Enhardi par sa tante, encouragé par la présence de la bonne Néné dont il était connu, le jeune-homme parla : il fit avec grace à

la jeune Florangis les complimens les plus flatteurs : jamais il n'avait eu tant d'esprit & ne s'était exprimé avec autant d'aifance : l'amour rendait ses discours touchans ; le desir d'en inspirer leur donnait un air de vérité : ils rappellerent à la gouvernante ses premières années : elle desira pour sa chere fille un époux si parfait. De concert avec la marchande on les laissa seuls un moment. Agathe même que Fanchette vouloit retenir, suivit sa mere & la bonne.— Ma belle demoiselle, dit le jeune peintre, en tombant à ses genoux, vous voyez un amant qui vous adore : une félicité sans bornes, ou le comble des malheurs, voila ce que peut lui faire éprouver votre réponse. Si vous me laissez me flater de l'espérance de vous toucher un jour, il n'est personne dans le monde à qui je porte envie : si vous me l'ôtez, je suis le plus à plaindre des mortels : que faut-il que j'espère.— ? Fanchette rougissait. Elle cherchait, suivant sa coutume, au fond de son cœur la réponse qu'elle devait faire, lorsqu'on frappa : Dolans se releve, la porte s'ouvre, & Luffanville, le jeune, l'aimable Luffanville paraît.

CHAPITRE XIV.

Où tout le monde est content, sans en avoir sujet.

— **S**I j'avais prévu, mademoiselle, que le hazard me procurât aujourd'hui le bonheur de vous voir, je n'aurais pas écrit : je viens vous demander pardon de ma témérité... l'obtiendrai-je ? les sentimens que j'ai montrés dans mon billet, dictés par l'honneur & par l'amour, me rendront-ils excusable ? Pour vous prouver combien ils sont sinceres, je consens à ne plus vous parler jusqu'à leur exécution. Permettez seulement que je m'offre quelquefois devant vous, soit aux temples, soit à la promenade ; & daignez me dire, si je puis espérer de voir un jour couronner ma constance !... Je suis injuste de demander que vous vous expliquiez ; je le sens : Eh-bien ! permettez seulement que j'interprète votre silence. Deux années seront un terme bien long ; mais si l'impatience que cette attente me causera, était partagée, que je ferais heu-

reux !... Vous ne répondez rien... Je me retire ; & ce gage , que je vous laisse de ma foi , vous prouvera....— Je ne puis le recevoir , monsieur , interrompit Fanchette —... Et dans le moment la bonne & la marchande rentrerent.

Leur surprise fut extrême , en apercevant le jeune homme , qui , sans leur donner le tems de se remettre , répète ce qu'il venait de dire à la belle Florangis , remet entre les mains de la gouvernante une boîte fort riche , baise la main de sa maîtresse , dérange quelque chose sur une comode , & disparaît comme l'éclair , avant que Néné songe à refuser son présent , ou du moins à le lui rendre.

Dolfans ne savait si ce qu'il venait de voir & d'entendre , était un songe ou la réalité.— Fanchette , dit la bonne , comment ce jeune homme vous connaît-il — ? La marchande expliqua tout ; la jeune Florangis donna la lettre , qui ne fut pas lue sans étonnement : la gouvernante ouvrit sans hésiter la boîte de Luffanville : à l'entrée , l'on trouve une promesse de mariage bien signée , ensuite une bague ,

un fort beau diamant, des boucles d'oreilles, un colier, & tout le reste de la parure, le tout bien choisi, & plus beau que les bijoux qu'Apatéon lui-même avait donnés. Il n'était plus possible de rien renvoyer, puisqu'on ignorait la demeure du jeune-homme. La marchande était inquiète; Dolfans paraissait désespéré; Fanchette réfléchissait; la bonne se déterminait.— Ouais, se disait Néné, voyons ceci: Fanchette est assez belle pour faire naître une passion durable: ce jeune-homme sera dans peu maître de lui-même: il est riche: d'ailleurs il se fera connaître: ma chere fille aurait un rang digne de son mérite: quelle gloire pour elle! quel joie pour moi! quel crève-cœur pour Monsieur Apatéon!..... Mais hélas! les hommes sont si trompeurs! ne m'en ont-ils pas tous promis autant?.... Bon! valais-je Fanchette, jeune, bien élevée, sage—?... De son côté, la marchande disait:— Mon neveu peut en trouver une plus riche, aussi vertueuse & qui ne balancera pas—. Et Dolfans:— L'univers entier ne m'offrira jamais une fille si touchante & si belle—.

— Oh ça! ma chere Fanchette, dit la

bonne, il s'agit ici d'un choix qui doit dépendre de vous seule : ni madame, ni moi, ne devons parler pour ou contre aucun des deux... — C'est bien mon sentiment, interrompit la marchande. — Décidez-vous vous-même, reprit Néné, l'inclination ne doit point être gênée : vos amans sont tous deux également aimables ; ils paraissent tous deux guidés par l'honneur : prononcez ? — Ma bonne, répondit Fanchette, vous me tenez lieu de mere ; je vous obéirai. Cependant... — Parlez. — Pourquoi m'obliger de prendre, si jeune encore, un parti d'où dépend le bonheur de mes jours ? Souffrez qu'auparavant la raison m'éclaire : la lumière de son flambeau est encore en moi faible & tremblante : un gout imprudent pourrait me décider, un faux brillant me décevoir, & me préparer d'éternels regrets. — On convint que Fanchette avait raison. Dolfans même l'approuvait au fond de son cœur. Il espérait beaucoup de ses soins, de la protection de sa tante, & plus encore de son amour. La bonne, la marchande & Dolfans sortirent. La première, ravie de joie emportait la boîte de bijoux.

dont l'aimable Florangis l'avait priée de se charger ; la seconde savait bien lequel de ses amans Fanchette préférait ; & le jeune-homme s'abandonnait à l'espérance.

Dolfans paraissait vingt-quatre ans. Il était brun, grand ; ses yeux avaient quelque chose de trop vif ; sa démarche était aisée : il avait la main belle , & se tenait bien. Sa physionomie était spirituelle ; son air fin & pénétrant humiliait ceux qui l'approchaient : sa conversation était amusante & fleurie : il savait beaucoup , & paraissait s'en targuer un peu , quoiqu'il affectât d'être fort modeste. Son caractère le portait à la tendresse : mais son séjour en Italie l'avait rendu jaloux & défiant.

Luffanville, plus jeune , plus beau , plus riche , & non moins tendre , était fait pour aimer , & pour l'être à son tour. On voyait peintes sur son visage la franchise & la candeur ; ses traits étaient mâles ; son regard noble & doux : de longs cheveux châtains lui descendaient au-dessous de la ceinture : il avait le nez aquilin ; la bouche apétissante & vermeille ; le teint délicat ; la jambe fine & faite
au

au tour. Son ame était grande & généreuse; l'honneur & l'amour avaient seuls du pouvoir sur elle : il ne manqua jamais à sa parole donnée : il fut ami constant; amant respectueux, soumis; quelquefois malheureux, mais toujours fidele.



CHAPITRE XV.

Comme Fanchette intéroge son cœur.

— **O** M O N pere ! jamais votre fille n'eut un plus grand besoin de vos lumieres & de votre tendresse !.. Hélas ! mon digne pere aujourd'hui choisirait un époux à sa fille. Il n'est plus..... Infortunés enfans, qui perdez les auteurs de vos jours, ah ! quels malheurs vous sont réservés ! Sans guides, sans amis, vous vous égarerez ; il ne se trouvera pas une main généreuse qui daigne vous ramener. Méprisés, avilis, ce n'est pas encore là pour vous le comble de la misere : si vous avez quelque beauté, des scélérats jettent sur vous de criminels regards ; ils vous parent pour vous

I. Partie.

F

immoler, & deshonorer la cendre de vos vertueux & tendres parens. Oh ! quelle douleur, s'ils en étaient les tristes témoins ! mais l'éternelle nuit leur dérobe votre ignominie & le tombeau devient pour eux un azile... Et voila quel était mon sort, sans une pauvre femme, née dans la bassesse, & qui coula ses jours dans la servitude ! O Ciel ! ô Dieu, qui m'avez servi de pere ! quelles graces ne dois-je point vous rendre ! ne permettez pas, grand Dieu ! que je manque jamais de respect à cette bonne femme que vous m'avez donnée pour mere : celui qu'elle choisira, fera mon époux.

Si tous deux également perfides, cherchaient à me tromper !... mais pourquoi Luffanville ferait-il un séducteur ? Il ne me rendra plus de visites, jusqu'à l'instant où je verrai l'effet des sermens qu'il vient de me renouveler... Comme mon cœur s'est ému, lorsqu'il est entré ! j'éprouvais une satisfaction inexprimable, tandis que le son de sa voix frappait mon oreille... Il ne me pressait pas de lui répondre... Avec quelle adresse, il a fait parler jusqu'à mon silence !... Et ces

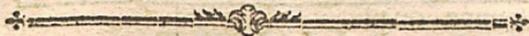
présens?... Il ne me les fait pas comme monsieur Apatéon; il n'exige pas que je m'en pare pour lui; que... Il ne veut me voir, sans m'aborder, que dans des lieux, où l'innocence & la pudeur n'ont rien à craindre... Qu'il paraît tendre! Ah! mon pere sans doute l'aurait aimé; il l'eût destiné pour sa fille.... Et pourquoi donc mon cœur se trouble-t-il seulement de songer à lui?... L'aimerais-je? est-ce là ce qu'on nomme de l'amour?... Je ne le crois pas, mais je voudrais bien l'aimer, & qu'il me fût toujours fidele... Il ne le sera pas: mille autres beautés plus séduisantes que la mienne le toucheront; des filles adroites m'enleveront son cœur. Il m'oubliera.... Que j'en serai fâchée —!

Dolfans... Il ne sauroit être aussi tendre que Luffanville... Aimable Luffanville!... Dolfans dit qu'il m'aime... Et s'il m'aimait de tout son cœur; que Luffanville m'oubliât, ne serais-je pas toujours heureuse?... Mon cœur ne me répond rien... Ah Luffanville! soyez constant!... Mais, s'il ne l'était pas?.... Je sens.... je crois sentir que je serais

malheureuse... Pauvre orfeline, abandonnée, ou plutôt, obligée de fuir comme un monstre, le seul ami qui restât à mon pere, il me sied bien, de préférer le plus aimable, & le plus riche, qui peut être... que fait-on !... est un fourbe. O Dolfans ! la raison du moins est pour vous, & mon cœur ne méprisa jamais ses conseils... Irrésolutions que les sages avis de mon pere feraient cesser, vous me tourmenterez long-temps encore ! Ciel ! fais-moi connaître le plus digne, & s'il se peut, que ce soit Luffanville — !

Agathe revint. Profondément ensevelie dans ces idées, Fanchette oubliait qu'elle avait promis d'accompagner la marchande & sa fille dans une visite : la présence de sa jeune compagne l'en fit ressouvenir : elle se prépare, & veut prendre ce joli foulard vert que Dolfans avait vu : elle cherche, ne trouve rien, n'y fait pas grande attention, & sort avec Agathe.





CHAPITRE XVI.

Où le pied de Fanchette soumet tout.

À PRÈS le bonheur de voir & d'entretenir ce qu'on aime, il n'est rien de si doux que de recevoir de sa main l'image de ses attraits : si ce soulagement à l'absence manque encore, l'amant bien épris revoit sa maîtresse dans ce qui fut à son usage ; une piece de son ajustement lui rappelle tous les charmes de celle qu'il adore. Ce qu'il touche n'est rien, mais son amante l'a consacré, c'est un trésor à ses yeux.

En jurant à sa belle maîtresse de l'aimer toujours, Luffanville avait aperçu sur une comode sa jolie chaussure ; en sortant, il s'en était adroitement emparé ; en se levant le lendemain, il écrivit ce billet.

BILLET

Du jeune Luffanville.

A Mlle. FANCHETTE.

JE vous adore; & pour vous le prouver, je me condamne au suplice le plus cruel pour un amant, à l'absence; mais hier, je volai l'ornement de ce joli pied, qui fut le premier de vos attraits qui frapa ma vue: ce n'est pas, que j'aie besoin de quelque chose pour me rapeler mon vainqueur; mais ce que je tiens a porté la divinité qu'adorera toujours Luffanville, c'est le plus précieux de tous ses biens (16). Il ne le rendra qu'en recevant votre foi. L'excuserez-vous, mademoiselle? Non; si vous le haïsses & qu'un autre.... Mais si votre cœur vous parle pour moi, vous ne verrez, dans cette action trop libre, que le plus ardens amour.

LUSSANVILLE.

—Fanchette, dit la marchande, après que la belle Florangis eut lu ce billet, l'excusez-vous?— Oui, madame, répondit la jeune personne—. Et rien moins que contente, la bonne maîtresse descendit dans sa boutique.

Monsieur Apatéon était malade de rage de n'avoir pu retrouver Fanchette: la gouvernante vint le jour même apprendre à sa pupille cette intéressante nouvelle. L'aimable Florangis parla de Luffanville, & montra son billet. —Un billet encore, dit la bonne Néné! Eh mais!... Comment!... En vérité... j'ai la meilleure opinion du monde de ce jeune Luffanville. — Parlez-vous tout de bon, ma bonne? — Oui, mais ne m'en croyez pas si vite: les hommes... — Eh bien les hommes? — Si vous saviez combien ils ont de finesse différentes! — Ressemblent-ils tous à monsieur Apatéon? — Ah! vraiment, ce ne serait que demi-mal, s'ils se ressembraient tous: mais l'un fait la fainéantouche: L'autre paraît tendre, sincère, de la meilleure foi du monde; vous pouvez vous fier à lui; il ne veut rien... & prétend tout. Celui-ci va se pendre, si

vous ne l'aimez, se jeter dans la riviere, ou tout au moins mourir en langueur, qui... huit jours après qu'il ne desire plus rien, vous regarde avec indifférence. Celui-là traite l'amour cavalierement; mais il épie l'occasion comme le chat fait la souris. L'on en voit jouer les grands sentimens, fulminer contre les trompeurs de filles, & cela, ma chere Fanchette, pour les mieux tromper. Il en est qui donnent brusquement l'assaut, & vous disent pour la premiere fois qu'ils vous aiment, en montrant une audace qui prouve tout le contraire. Enfin l'on trouve quelquefois un amant qui prend notre rôle, & fait le précieux; il met adroitement sous nos yeux tout ce qu'il vaut, & bien davantage encore; c'est une coquette en pourpoint: croiriez-vous que ces vils originaux ont l'art d'attirer dans leurs filets? Hélas! ma chere enfant, je ne le croirais pas sur le rapport d'autrui; mais... on s'instruit à ses dépens [17]: tous ces gens-là m'ont trompée.

La gouvernante avait les yeux humides, en achevant ces mots, & jurait au fond de son cœur qu'ils ne tromperaient

pas la jeune Florangis. Ensuite elles sortirent ensemble pour quelques emplettes que la bonne Néné voulait faire pour sa chere fille. Un long mantelet, une immense caleche ensevelissaient la jeune personne, de sorte qu'elle était voilée comme une femme turque qui sort pour aller au bain : cependant Fanchette attirait les regards ; tous les yeux se fixaient sur son joli pied : elle ne rencontra pas un homme dont il ne touchât le cœur ; pas une femme dont il n'émût la bile ; personne dont il n'excitât l'admiration.

Lorsqu'elles furent chez le marchand, les garçons, au lieu d'écouter la vieille Néné, regardaient le pied de Fanchette, & si les ordres du maître de la maison ne les eussent tirés de leur extase, peut-être la bonne & sa chere fille n'auraient pas obtenu sitôt qu'on leur vendit de l'étoffe. Lorsqu'ils virent les traits de l'aimable Florangis leur admiration n'augmenta pas : ils se disaient : Qu'elle est belle !..... mais elle n'en avait pas besoin.

C'était chez un vieillard voisin du pere de Fanchette, que la bonne achetait. Il

n'était pas moins frappé que les jeunes gens des graces de cette aimable personne. Néné lui dit qu'il voyait la fille de son ancien confrere. Le vieillard surpris, l'examine de plus près, dit qu'il la remet, & veut l'embrasser : Fanchette évita l'accolade : mais il s'empara de sa main ; il la pressait assez rudement, en lui disant tout bas, tandis que la gouvernante choisissait, rebutait, bouleversait, & ne trouvait rien digne de sa pupille :— Ma belle voisine, je vous ai vue toute enfant ; je me sens pour vous une affection que vous pouvez mettre à l'épreuve ; toute ma maison est à vous, & je ne desire autre chose que de vous servir de pere & d'ami— Fanchette se rappella monsieur Apatéon, fit au marchand une profonde révérence, & le remercia. — Il faut accepter mes offres, ma belle enfant, vous serez chez moi comme ma fille, & je vous marierai— Ici Fanchette fut en défaut : jamais Apatéon n'avait parlé de la marier : elle aurait été bien charmée qu'on l'eût mariée avec Luffanville ; avec cet amant si tendre, qui regardait comme un trésor, ce qu'elle avait

touché : mais comme elle était prudente, elle remercia de nouveau le marchand, & s'approcha de sa bonne.

Tandis qu'elles se faisaient montrer des étofes, deux jeunes cavaliers qui les avaient suivies, dès leur sortie de chez la marchande de modes, en faisaient aussi déployer à côté d'elles : dans le magasin du marchand rien n'était à leur goût que Fanchette ; aussi ne regardaient-ils qu'elle. Si Fanchette restait en place, ils admiraient son éblouissante beauté ; si l'aimable personne faisait un pas, leurs yeux se fixaient sur son pied mignon : ils voulurent plusieurs fois lier avec elle un entretien. Fanchette répondait avec modestie, mais elle ne répondait qu'un mot, & s'éloignait.

Enfin la bonne Néné se détermina pour un fatin, que le vieillard avait lui-même été chercher dans un cabinet séparé. Jamais on ne vit rien de si bon goût : sur un fond blanc-perle, courait un dessein vert & rose, d'où s'échappaient des fleurs argent & lilas. Le prix qu'on demanda parut si médiocre, que la belle Florangis & sa bonne crurent que le marchand

se trompait ; elles le lui firent remarquer. Mais il les assura qu'il y gagnait encore. Les deux jeunes-gens & les garçons s'écrierent comme de concert :— Oh ! que cette étofe aura de grace, lorsqu'elle embellira !



C H A P I T R E X V I I .

Qui doit avoir de grandes suites.

JAMAIS Néné n'avait été si contente : elle paya, se chargea de l'étofe ; Fanchette avait d'autres bagatelles : mais soit qu'un coup-d'œil du vieillard les eût instruits ; soit d'eux-mêmes, les garçons les en débarrassèrent malgré elles, & leur offrirent leur bras pour les remener.— Que vous êtes charmante, mademoiselle, disait le plus aimable des deux, qui conduisait Florangis ! je m'estimerais heureux, si vous me permettiez de vous rendre quelques visites, & de me faire connaître ; Je suis riche ; de bonne famille ; mes ancêtres sont commerçans en draps depuis plus d'un siècle : On m'a placé

chez monsieur Delaunage, parce qu'on marchande son fonds pour moi : Vous voyez que c'est un établissement avantageux & tout formé : Ma mere m'adore : toutes mes volontés feront une regle pour elle, d'ailleurs votre nom est connu ; monsieur votre pere se ruina, mais il ne fit tort d'un sou à personne ; son honneur est entier dans le corps des marchands : Consentez à devenir ma compagne, à rentrer dans un état pour lequel vous êtes née—.

Ce jeune garçon parlait bien raisonnablement, & Fanchette aimait la raison. Dolsans n'avoit pas un moment balancé Luffanville : Satinbourg (c'est le nom du jeune marchand) pensa l'emporter, non par l'inclination ; mais par la convenance, la douce égalité, l'amour d'un premier état. La jeune fille répondit faiblement :— Monsieur, je suis reconnoissante des sentimens que vous me montrez ; mais je crains un engagement, & des raisons fortes, me font une loi de n'y pas songer encore : vous ne pouvez me rendre de visites ; cela ne ferait pas séant ; mais voyez ma bonne—. Ces der-

niers mots satisfirèrent le jeune garçon marchand.

Celui qui conduisait la gouvernante ne s'oubliait pas. — Cette jeune demoiselle dépend de vous, madame, lui disait-il : vous ne seriez pas fâchée de lui trouver un établissement honnête ; & je suis votre affaire. Un frere aîné que j'avais, vient de mourir : mon pere, chez lequel je vais retourner, demeure rue saint-antoine. Sa boutique vaut au moins celle de monsieur Delaunage : il est âgé, infirme, veut se retirer, & va tout me remettre : voyez, informez-vous ; il se nomme Damasville : je préfere mademoiselle Florangis au parti le plus riche, & je ferai mon possible pour la rendre heureuse —. Vous êtes bien honnête, monsieur, répondit la bonne Néné—. & l'on arrive.

Tandis que la gouvernante rendait compte à sa pupille des propositions de Damasville, les deux jeunes cavaliers, de retour avant elles, parlaient à la marchande de modes. L'un était le Comte d'A**, & l'autre le marquis de C** ; charmans, riches, maîtres d'eux-mêmes. Leurs vues n'étaient pas honnêtes com-

me celles de Luffanville, mais ils étaient puissans ; ils offrirent tout-d'un-coup à la marchande, de faire la fortune de sa nièce & de la rendre une fille de conséquence : Il ne s'agissait, disaient-ils, que de perdre un honneur de préjugé, pour en avoir un autre infiniment plus commode, & plus considéré dans le monde. La marchande (& de modes encore !) élevée chez les ostrogoths, ne connaissait pas cet honneur-là ; elle les assura que jamais elle ne consentirait à l'échange, & les pria sérieusement de n'y plus songer.



CHAPITRE XVIII.

Foule d'amans.

DURANT la maladie de monsieur Apatéon, qui fut longue, Fanchette & sa bonne sortirent quelquefois. Néné crut bien faire de conduire sa pupille chez celles des connoissances de ses parens inconnues à monsieur Apatéon, & qu'elle estimait le plus ; afin qu'à son retour, l'oncle de la belle orfeline eût moins de peine à la retrouver. Les malheurs

de monsieur Florangis avaient fait des ingrats de tous ses amis ; le joli pied de sa fille les rendit tous criminels. Il n'y eut pas un vieillard qui ne tachât de la séduire , pas un jeune-homme qui n'entreprît de la toucher.

Luffanville n'avait pas manqué une seule occasion de voir sa maîtresse lorsqu'elle sortait : mais il était impossible, de la maniere dont Fanchette était vêtue, qu'il en fût remarqué. Un jour il ne put résister à l'envie de lui dire quelques mots : il aborde timidement la bonne, & salue son amante : le cœur de Fanchette tressaille , en entendant sa voix ; elle rougit en le regardant. Le jeune Luffanville parla de sa tendresse ; il était si vrai, si persuasif ; il s'exprimait d'une maniere si touchante , que Néné prenait plaisir à l'écouter. Il offrit de les aider à marcher : la bonne accepta : pour la première fois cet amant passionné toucha le beau bras de Fanchette : il osa lui presser la main : la jeune fille était vivement émue, ses genoux tremblaient, & son cœur disait : Cher amant ! feras-tu fidele ? mais sa bouche

bouché gardait le silence. Quel heureux état ! si l'on en bannissait la crainte , il ferait moins délicieux.

Dolfans, non moins amoureux, voyait tous les jours Fanchette chez sa tante : le nom de parent qu'il prenait avec elle, semblait lui donner des droits à sa familiarité : cependant il ne put jamais obtenir de l'accompagner. Il ne pouvait douter de la passion de Luffanville : la marchande ne lui cacha pas les propositions du marquis de C** : le jeune peintre frissonna : il résolut de suivre sa maîtresse dès qu'elle sortirait, pour la secourir dans le besoin. Tant qu'il n'avait entendu louer Fanchette que par des inconnus, son humeur jalouse l'avait fait souffrir beaucoup moins, que son amour n'avait été flaté : mais lorsqu'il reconnut Luffanville, il ne se posséda plus. En le voyant aborder Fanchette & sa bonne, qui le recevait d'un air familier & content, il lui passa dans l'esprit mille projets funestes. Insensé ! ignorait-il qu'on ne doit disputer le cœur d'une belle, qu'en s'efforçant de surpasser son rival, en vertus, en talens, en amour ! Dolfans se proposait d'atta-

I. Partie.

G

quer Luffanville, dès qu'il aurait quitté la belle Florangis & Néné : mais, pour combler sa douleur & sa jalousie, le jeune-homme entra dans la maison avec elles.

C'était chez une parente de la mere de Fanchette, que Néné conduifait fa pupille. Cette femme les reçut froidement d'abord ; mais lorsque Luffanville eut dit en confidence à la bonne dame ce qu'il sentoient pour fa petite cousine, & qu'il l'eut instruite du dessein formé de l'épouser, elle changea de ton, & lui fit mille caresses : la future compagne de monsieur de Luffanville, étoit toute autre chose à ses yeux, que la jeune & pauvre Fanchette. La bonne exigea, lorsqu'elles voulurent se retirer, que Luffanville restât ; elles s'en retournerent seules, malheureusement.

En arrivant chez la marchande de modes, elles trouverent un essain d'amans, qui semblaient s'être donné le mot. Satinbourg & Damafville accoururent les premiers audevant de Fanchette. Ils la prièrent de décider entr'eux. La jeune Florangis venoit de voir Luffanville : elle les assura tous deux qu'elle vouloit rester

libre long-temps encore, & les pria de cesser leurs visites. La bonne & la marchande, de leur côté, congédiaient un jeune avocat, qui commençait à se distinguer au palais, par des plaidoyers fleuris, en stile de ruelle : un jeune procureur, qui se sentait la conscience chargée, parce que son pere avait accablé de frais injustes celui de Fanchette, pour avoir à vil prix une jolie maison de l'infortuné marchand, voisine de la sienne; un neveu d'Apatéon, qui desirait ardemment la mort du vieillard voluptueux, mais qui paya plutôt que lui le fatal tribut à la nature; un commis, qui voulait se donner une jolie compagne, pour l'employer à faire sa cour à ses protecteurs, & parvenir plus rapidement; & vingt autres, tous enfans de ceux qui virent d'un œil indifférent ou satisfait la ruine de monsieur Florangis. La bonne Néné nageait dans la joie.—Ma chere fille, disait-elle, voici de quoi choisir; mais n'écoutez votre cœur, que lorsqu'il vous parlera de concert avec la raison.—Ma bonne?... Luffanville?—Voilà celui que vous préférez; il le mérite,

chere Fanchette, s'il est fidele; mais le fera-t-il?— Je le crois, ma bonne.— Il ne faut rien croire, & douter de tout.— A l'exception de mon parfait devoûment, madame, dit le marquis de C** qui s'était approché sans qu'elles l'apperçussent: J'ai un rang, des titres, des parens puissans; je suis sincere, jeune, tendre; je ne vous dis pas que j'épouserai mademoiselle, je serais un menteur; mais hors cela qu'elle forme des vœux, je vais les remplir, sans hésiter, sans différer; sa fortune ne lui coûtera qu'un signe de tête, ses goûts, ses fantaisies, ses caprices feront des loix; un équipage brillant, des diamans, des bijoux, une petite maison délicieuse, cent autres choses dont je ne parle pas, tout cela n'est pas indifférent, un mot, elle va l'avoir: Il en est mille qui ne se le feraient pas répéter deux fois; mais vous, c'est autre chose; on attendra vos résolutions; huit jours suffiront-ils? parlez? on pourrait aller jusqu'à quinze: ne vous préparez pas un repentir, en refusant un homme aimable & l'aïfance, qui viennent vous chercher... Je ne demande pas de réponse aujourd'hui;

je reviendrai. Adieu, mon adorable, jusqu'au revoir—. Tout cela fut prononcé avec tant de volubilité, qu'il avait été impossible de l'interrompre. — Eh ! ne vous donnez pas la peine de revenir, monsieur, lui cria la gouvernante, en le voyant disparaître : je vous déclare dès aujourd'hui qu'une couronne, au prix que vous nous offrez vos dons, ne nous tentera jamais —. Le Marquis feignit de n'avoir pas entendu, & s'éloigna.

Un équipage s'arrête à la porte en ce moment : Il en sort un gros homme court. Fanchette fit un cri de frayeur ; elle le crut monsieur Apatéon. Il s'approche ; jette un regard protecteur sur tout ce qui l'environne, & s'affied en soufflant. — C'est donc à vous cette belle enfant, dit-il à la marchande ? Elle est assez bien, ajouta-t-il, en regardant la jeune Florangis d'un air effronté. Dites-moi, ma fille, ne vous ai-je pas vue quelque part ?... Fanchette baissait les yeux en rougissant. — En vérité, Je lui trouve un air d'innocence... je m'en accommoderai... Ah ! Ciel !... eh ! ma belle pouponne ! quel joli bijou vous avez là ?... Non, je me

trompe, vous n'êtes pas celle que je croyais avoir déjà vue au bal de saint-cloud : j'aurais remarqué ce joli pied-là. Il est plus vrai qu'il ne le fut jamais que 3 & 3 font six, plus 4 font dix, que vous êtes une perfection.... Mais, où va-t-elle?... Ecoutez, écoutez, la petite ! on vous veut du bien... Rappeliez-la donc ; elle ne m'entend pas — ! La gouvernante n'avait jamais eu d'amant financier ; à peine comprenait-elle quelque chose à ce qu'il venait de dire. La marchande, plus connaissante, répondit d'un air froid : — Monsieur, on vous aura trompé : ce n'est pas chez moi qu'on vous aura dit. Voyez ailleurs. — Si fait, parbleu ! je vous trouve plaisante : mon agent m'aurait trompé ! moi ! Cette jeune personne ne se nomme-t-elle pas Fanchette ? ne l'avez-vous pas en apprentissage ? n'est-elle pas jolie, orfeline, & pauvre ; & par conséquent ce que je cherche. — Eh ! pourquoi, monsieur la cherchez-vous, dit bonnement la gouvernante ? — Belle demande ! parce qu'elle est jolie ; que j'aime les jolies femmes, & que je les paye. — Allez, monsieur, reprirent à la fois la mar-

chande & Néné; sortez; je ne pourrais commander davantage à mon indignation: cherchez autre part les malheureuses victimes de vos débauches... — Adieu, mes belles Dames, adieu: la jeune fille fera peut-être plus traitable: adieu. Vous enragez: mais, vous voyez bien que l'on ne saurait plus s'adresser à vous: votre temps est fait. Adieu—. Il part, en achevant ces mots, & laisse la bonne Néné très-scandalisée de sa grossièreté brutale.



CHAPITRE XIX.

Où Fanchette est modeste & généreuse.

LA pudeur venait d'obliger Fanchette de fuir: elle s'était enfermée dans sa chambre avec la jeune Agathe. L'aimable fille réfléchissait sur cette foule d'ans qui demandaient sa main: pour les autres, tels que l'impudent financier, le comte, le marquis, &c. elle ne leur faisait pas l'honneur de s'en occuper. Elle reprit son ouvrage, & travaillait.— Méritons d'être l'épouse de Luffanville, se disait-elle: je n'ai pas de bien; je ne puis

devenir son égale que par la vertu. Mon pere me traça la route que je dois suivre : ce n'est qu'en exécutant avec fidélité ses derniers ordres , que je serai digne de mon amant — Un tendre soupir suivit cette réflexion modeste.

Fanchette était tranquille : un cri perçant, poussé par la marchande, la tira de sa douce rêverie : les deux jeunes filles frissonnent , & volent auprès d'elle. Quel spectacle s'offre à leurs yeux ! Dol-fans, porté par quatre hommes : son sang coule d'une large blessure : Luffanville , fondant en larmes , le suit ! — Vous voyez un coupable, mademoiselle, dit le jeune peintre à Fanchette, dès qu'il l'aperçut, que le ciel punit : je vous aimai, je vous adore encore à mon dernier moment.... mais j'étais indigne de vous.... puisque j'ai pu devenir criminel.... Je viens d'attaquer un homme que vous me préférez.... Je lui aurais arraché la vie sans remords peut-être, & je le vois donner des larmes au fort que je mérite — Il se tut : & les sanglots étoufaient l'aimable Florangis. — Ah madame ! dit-elle à la marchande, c'est donc moi qui suis

la cause de son malheur ! . . . Dolfans !
 puisse-je racheter vos jours aux dépens
 de mon bonheur & de ma vie . . . Oui,
 madame, ajouta-t-elle, en regardant sa
 maîtresse ; qu'il vive . . . employez tout
 pour le sauver ; & . . . s'il faut ma main . . .
 s'il ne peut supporter le jour qu'à ce prix ,
 je n'écouterai point mon cœur , qui me
 parle pour son rival ; je la promets , &
 je la donnerai.

Luffanville entendit ce cruel arrêt . . . —
 Ah ! Fanchette ! lui dit-il à demi-bas , vous
 m'aimiez ! . . . & je vous perds ! Si j'avais
 su qu'il n'y avait point de milieu pour
 moi , entre la mort & ce revers , je n'au-
 rais pas défendu ma vie , qu'on attaquait
 avec fureur . . . Mon sort est donc dé-
 cidé . . . Une main teinte de sang ne
 se joindra jamais avec la vôtre . . .
 Adieu. Je vais mourir. — Ne me rendez
 pas plus malheureuse encore . . . Je
 vous aimais ; je vous aime : mais il ne
 me fera plus permis de vous le dire , ni
 de vous voir . . . Si vous étiez à la
 place de Dolfans , je ne vivrais plus . . . —
 O ciel ! qui l'eût pensé , que je serais
 infortuné en entendant cet aveu flateur ! —

Accablé de douleur, désespéré, le jeune
amant s'éloigne en pleurant.

La blessure de Dolfans n'était pas aussi
dangereuse qu'on l'avait cru : sa tante ,
rassurée, caressait Fanchette, en lui ré-
pétant , que bien loin de l'accuser du
malheur de son neveu, elle allait lui de-
voir son bonheur & sa vie. La jeune
Agathe se joignait à sa mere : elle em-
brassait l'aimable Florangis :— Que j'aurai
de plaisir à vous nommer alors tout-de-
bon ma cousine, lui disait-elle —! Fan-
chette versait des pleurs : mais elle ne
se repentait point du sacrifice : son ame
généreuse feisait une bonne action, sans
se mettre en peine d'en favoriser la
douceur.



 CHAPITRE XX.

Le pied lui glisse : elle va tomber.

KATHÉGÈTES, ce vieillard respectable, gouverneur de Luffanville, fut frappé de l'air de tristesse de son élève. Mais il avait pour maxime, de ne faire jamais de questions : il prit seulement un air de douceur & de bonté, plus marqué qu'à l'ordinaire, afin d'exciter la confiance. Il fut plus surpris encore de la réserve de Luffanville, & de se voir pressé d'accomplir un dessein formé depuis longtems, de visiter les principaux états de l'europe : le jeune-homme semblait auparavant n'envisager ce voyage qu'avec répugnance, & l'avait entièrement rompu, depuis qu'il connaissait la belle Florangis. Monsieur Kathégètes sentit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire : il remarqua que tout ennuyait Luffanville ; qu'il ne se trouvait bien nulle part. — Il aime, disait le bon-homme : ... mais il veut faire ! je voudrais bien connaître

celle qu'un amant si bien fait a trouvée cruelle. La curiosité l'emporta sur ses principes. — Qu'avez-vous ? dit-il un jour à l'aimable jeune-homme. — Ah ! mon papa ! ... j'aime, je suis aimé ... & pourtant, je suis malheureux ! — Vous m'ôtez un sujet d'étonnement pour en faire naître un autre ... — Ne m'en demandez pas davantage ; ce serait aigrir mes maux —. Et le vieillard se tut. Son élève se tourmentait ; il se répandait dans les assemblées : puis tout-à-coup prenant d'autres dispositions, s'enfonçait dans une solitude absolue : mais le trait était dans son cœur ; sa douleur le suivait par-tout [18]. Il rendait souvent des visites à la bonne Néné, qui tâchait de le consoler, en lui disant de ne pas désespérer encore. Il la pria d'accepter pour sa pupille le présent qu'il avait fait : elle résista d'abord ; ensuite elle se laissa toucher, & le tendre jeune-homme se crut moins malheureux.

Les autres amans de Fanchette ne se découragèrent pas : monsieur Delaunage envoyait tous les jours de nouveaux dons qu'on refusait ; Satinbourg & Damasville ne pouvaient obéir à l'ordre de ne plus revenir : Le marquis & le comte fesaient

toujours des promesses éblouissantes; mais le financier prenait une autre route. Un jour l'aimable Florangis sortait d'une église : un carosse barrait la porte. Fanchette se présente pour passer : deux grands laquais la prennent entre leurs bras, l'y placent malgré elle, ferment les portières, & le char vole. Lorsqu'il s'arrêta, la jeune personne se trouva dans la cour d'une maison superbe : on la porte dans un appartement somptueusement meublé : elle y était à peine qu'elle vit entrer l'individu massif & rond, qui lui parla si cavalièrement chez sa maîtresse. — Ma reine, lui dit-il en l'abordant, ne craignez rien : vous êtes libre ici ; ce n'est pas mon usage d'employer la violence avec les belles. — Pour me prouver que vous dites vrai, monsieur, permettez que je me retire sur le champ. — Mon cœur ! pas fitôt : il faut du moins m'écouter auparavant. Pourquoi faire la bégueule & la sauvage ? En vérité, mon enfant, si vous conservez cette manie-là, vous ne percerez jamais, & , jolie comme vous êtes, ce ferait réellement dommage ; vous pourriez prétendre à tout Voulez-vous,

par un mariage légitime & cérémonieux ; vous ensevelir avec un malôtru ? ma foi ! ce n'est pas mon avis. Je veux vous donner des lumieres, des conseils ; vous parler en ami.... Allons petite.... Mais pourquoi !.... Voyez qu'on lui fait grand mal !.... Soyez moins farouche. Affléyez vous. — Non , monsieur ; je veux m'en aller. — Ah ! belle pouponne , un moment... Eh ! laissez-nous donc voir ce petit pied : il est si joli ! pourquoi le cacher ?... — Je ne suis point faite , monsieur , non , je ne le suis point , pour cette humiliation. — Eh ! qui prétend vous humilier !... Ecoutez , ma fille : cet agrément-là peut seul faire votre fortune ; & je vous avouerai , moi , que c'est ce qui me plaît davantage en vous. Mon aimable enfant , ne croyez pas que je veuille vous faire vieillir avec moi : je change souvent : j'ai des trésors ; je les partage avec celles que je quitte : on fait que je suis de bon gout : m'avoir eu , c'est un titre pour trouver un autre amant. — Je ne veux , monsieur , ni de vos richesses , ni d'amant. — Je suis plus instruit de vos affaires que vous ne pensez , belle Fanchette ; vous allez épouser un mala-

droit que vous n'aimez pas, & vous vous arrachez à l'amant que vous préférez : Je fais tout cela : voici la proposition que je vous fais. Dans huit jours vous épouserez Luffanville fils de ma sœur & mon pupille ; je vous doterai richement : cela n'a-t-il rien qui vous tente ? — Hélas !... Monsieur, j'ai promis d'épouser Dolfans, de me sacrifier, pour lui sauver la vie, & je tiendrai ma promesse. — Ah ! pour le coup, ma belle, je ne vous conçois plus. Quoi !... Vous n'aimiez donc pas Luffanville ? — Pardonnez-moi : — Et vous le refusez ? — Oui, monsieur. — La raison, s'il vous plaît, de ce procédé rare ? — C'est que tôt ou tard j'occasionnerais la mort de Dolfans, ou la sienne, & je ne crois pas acheter trop une si chère vie aux dépens même de mon bonheur. — Mais où donc a-t-elle vécu ? Ma foi, ma mignone, les romans vous ont tourné la tête. Il faut la guérir. De sorte, que sous le sceau du plus inviolable secret, vous seriez bien loin de me rien accorder, pour recevoir la main de mon neveu, & l'assurance de succéder à toutes mes richesses. — Ah ciel ! quelle horreur !... —

Elle s'effraye ! ah ! je veux la guérir ! répétait-il en riant.

Pour réussir à cette cure, merveilleuse selon lui, le financier accable Fanchette de sa lourde masse, & se met en devoir de ravir des faveurs, dont la moindre était d'un prix au dessus de tous ses trésors [19]. L'aimable fille, comme tant d'autres, aurait pu céder à la violence [20] ; mais elle était vertueuse tout-de bon : elle s'échappe : le pesant *midas* la poursuit : telle autrefois Syrinx fuyait devant le Dieu inventeur des chalumeaux. Fanchette, hors d'haleine, appellait de toutes ses forces : mais quels secours espérer dans une maison vendue au crime ? Epuisée de lassitude, tremblante, le pied lui glisse, elle va tomber ; le financier avance un canapé, qui la reçoit. Avant qu'elle puisse se relever, il est à ses pieds ; il s'en empare ; il les baise un million de fois : Tous les efforts de Fanchette pour se débarrasser, font inutiles. Elle fond en larmes. — O ! mon pere ! s'écrie-t-elle, votre fille touche à sa perte ; mais elle n'est pas ici par son imprudence. . . . Eh ! quoi ! un scélérat peut donc
souiller

fouiller l'ame la plus pure !
 Elle finissait à peine ces mots, qu'on frappe rudement : le financier se releve : il hésite, mais enfin, voyant qu'on redoublait, il ouvre lui-même : c'est Luffanville qui paraît : Fanchette s'élançe dans ses bras. — Sauvez celle que vous avez aimée, s'écrie-t-elle ; arrachez-la des mains d'un barbare, que mes larmes ne touchaient pas. . . Dans ce moment d'indignation & de douleur, Luffanville colla sa bouche sur celle de Fanchette, qui ne la détourna pas ; il l'emporte ; & l'éloigne de la demeure d'un infâme.



CHAPITRE XXI.

Fanchette perd une de ses mules.

DLUS léger que zéphyre, lorsque de son haleine, il agite doucement les tiges des fleurs, Luffanville avec son précieux fardeau, gagnait sa voiture : l'air effrayé de Fanchette fut remarqué par deux inconnus, qui dans ce moment se trouvaient vis-à-vis la demeure du financier.

I. Partie.

H

L'un d'eux sur-tout, vivement frappé des traits de la jeune personne, la considérait avec intérêt. Ses regards vont se fixer sur un petit pied, qu'une mule mignone contenait à demi. L'émotion que lui causent ce pied séduisant & cette mule délicate fait palpiter son cœur. Egalement touchés pour une fille jeune & belle, à laquelle ils croient qu'on fait violence, tous deux se disposent à la secourir : ils accourent. La belle Florangis, qui les prit pour des satellites du financier, s'élançe précipitamment dans la voiture de Luffanville : les deux inconnus, qui s'imaginent qu'elle est contrainte, la faïssent par sa robe : — Cher ami ! s'écrie Fanchette — ! & ses bras ceignent Luffanville. Au nom si doux qu'elle vient de donner au charmant jeune-homme, les libérateurs s'arrêtent, se regardent, & conviennent qu'avec cette figure, on n'est jamais réduit à forcer les filles. Mais la jolie mule de Fanchette avait tenté le plus apparent des deux inconnus (21) : dans le mouvement précipité que fit l'aimable fille pour se débarrasser de ses mains, son pied s'embarrassa ; l'inconnu

fut profiter de son trouble pour faire glisser le bijou qui l'avait charmé ; il s'en empare adroitement, fait un compliment flatteur à la jeune beauté, explique quelles ont été leurs vues en s'approchant : on leur répond par une inclination profonde, & la voiture part comme l'éclair.

Les deux inconnus paraissaient étrangers : En effet, l'un était un riche habitant des colonies françaises en Asie ; l'autre, le gouverneur d'un fils unique que ce particulier avait renvoyé en France il y avait plusieurs années. Le jeune-homme était disparu tout-à-coup dans un temps où il était préoccupé d'une passion violente : son gouverneur s'épuisa vainement en recherches : rebuté, désespéré, il avait été lui-même porter au père de son élève la nouvelle d'un si grand malheur. Ils étaient de retour depuis quelques jours seulement.

— Quel trésor ! disait l'asiatique à l'instituteur. Dans la position, où je me trouve, une fille si belle pourrait seule adoucir l'amertume répandue sur le reste de ma vie : oui, je bénirais le Ciel de l'avoir rencontrée, si je ne lui croyais un

mari... Mais, que fait-on? peut-être n'est-elle que sa maîtresse?... Malheureusement tous les moyens de nous en assurer nous manquent.— De toutes manières, répondait le gouverneur, vous devez en abandonner la poursuite; cette jeune personne étant ou mariée, ou indigne de vous fixer.— Indigne de me fixer!... Voyez, mon vieux ami, voyez cette mule, & représentez-vous les traits de celle qui l'a portée... mais voyez-la donc! — A quarante ans révolus, vous! séduit par un pied mignon! ah! ah... — Eh! vous-même, qui riez de si bonne grace, y résisteriez-vous? Le parti en est pris: il faut découvrir son nom, sa fortune: nous avons tout employé pour retrouver une malheureuse famille que j'ai laissée... dans la misère: il ne restait qu'une fille; on vous a dit à vous-même qu'on ignore ce qu'elle est devenue... Et voilà ce qu'a causé sans doute la malheureuse nécessité où je me suis vu de faire croire ici ma mort. Mon fils se croyant maître de lui-même, aura méprisé votre autorité, donné dans le désordre, & se sera perdu... Mes parens n'auront plus compté sur moi...

Nous allons faire de nouveaux efforts : si tout est inutile... que cette jeune beauté soit libre... quelle qu'elle ait été, je n'hésiterai pas. Combien en est-il, dans ce sexe enchanteur, qui, séduites par un perfide, entraînées par l'exemple, souvent livrées par celle qui devait les protéger, sont vertueuses au sein du libertinage ! car, vous le savez, sans doute, la vertu ne consiste pas à garder une fleur que l'honnête-femme a dû donner : tout git donc dans la manière de la perdre : eh ! que reprochera-t-on à celles dont je parlais ? Non, je ne leur fais pas un crime d'un état qu'elles n'auraient pu éviter, non... & je n'en estimerai pas moins la jeune personne qui vient de me charmer : ma main, ma fortune, j'offrirai tout, je donnerai tout : son empire sur mon cœur est absolu... il l'est, ami, il l'est... & si malheureusement elle se trouve mariée... je n'ai jamais éprouvé ce que je ressens pour elle... je ne fais si je répondrais de ma vertu —.

En s'entretenant de la sorte, les deux amis suivaient la route qu'avait prise la voiture de Luffanville. Ils s'arrêtent par

hazard devant la maison qu'il occupait, & reconnaissent un des domestiques qui venait d'accompagner le jeune amant de Fanchette. Ils l'abordent pour l'interroger : mais Luffanville était aimé de ses gens ; ils ne s'entretenaient de leur maître que pour en dire du bien, & jamais pour médire de ses actions : celui-ci leur tourna le dos, sans leur répondre.

Les inconnus n'aprirent rien dans ce moment : mais l'un d'eux ne pouvait dissimuler la joie qu'il ressentait d'avoir trouvé la demeure de l'heureux amant avec lequel il ne doutait pas que ne vécût la jeune fille au pied mignon. Il se retira, dans la résolution de ne rien négliger pour découvrir quel est le sort de la belle dont il a ravi la jolie mule (& rien de plus galant que cette mule ; elle était bleu céleste, garnie d'un rézau en argent) il ne pouvait se lasser de considérer ce bijou, dont la vue allait jusqu'au fond de son cœur réveiller les desirs.



 CHAPITRE XXII.

Présens qui deviendront fameux.

RUSSANVILLE, transporté de joie d'avoir garanti son amante de l'audace cynique d'un libertin opulent, la pressait dans ses bras, & lui disait :— Chere Fanchette, sans le malheur qui me bannit loin de vous, vous étiez perdue. Prêt à partir, j'ai voulu ce matin vous revoir une fois encore : j'ai remarqué que vous sortiez seule : si votre bonne, ou votre jeune compagne eussent été avec vous, je n'aurais pas hésité de vous aborder ; mais vous étiez seule ; j'ai craint de vous déplaire. A l'église, j'étais derrière vous. Heureusement j'ai reconnu l'infâme agent de mon oncle, lorsqu'on vous a enlevée. J'ai volé sur vos pas : il a fallu faire violence à la valetaille qui le sert & l'imite dans ses vices, avant de parvenir jusqu'à ces appartemens secrets, consacrés à la séduction & à la débauche. Je bénis mon infortune, qui sauve ce que j'aime. Mais, hélas ! faudra-t-il vous fuir ?

— Mon cœur en gémit, partez : oui, cher amant, puisque vous l'avez résolu ; je l'exige ; mais ne désespérez plus..... — Ciel ! qu'entens-je ! Belle Fanchette ! vous me rendez la vie — Sa bouche se colla sur la main de son amante : ensuite, il leva les yeux sur elle ; ils ne parlerent plus ; mais ils se regarderent.... si tendrement !..... Luffanville essuya les larmes qui coulaient encore. On arrive chez lui, Fanchette craignait d'entrer dans la maison de son amant : mais sa mule était égarée, & sa parure dans un étrange désordre ; elle redoutait de paraître ainsi chiffonnée aux yeux du jaloux & pénétrant Dolsans : elle dit à Luffanville : — Je me fie à votre bonne foi — ; & lui donna la main. La belle Florangis n'eut pas lieu de s'en repentir. Le tendre Luffanville nageait dans la joie de voir chez lui la souveraine de son ame. — Pourquoi devez-vous en sortir, lui disait-il, de ces lieux où vous regnerez un jour ! divinité de mon cœur ! c'est ici que vous serez chérie, adorée du plus tendre des époux — . Fanchette sourit : la joie commençait à ranimer son ame abatus. Elle

avait son portrait, que Dolfans venait de finir durant sa convalescence, & qu'il se flatait de recevoir de la main de Fanchette; il était dans la même boîte que celui de sa mere; elle y joignit un brasselet, qu'elle-même avait tissé de ses beaux cheveux; & ce présent fut pour Luffanville. Elle lui redemanda sa jolie chaudière, mais ce ne fut que pour la lui rendre. Luffanville, de son côté, la pria de recevoir des mules magnifiquement brodées, faites sur le modèle qu'il avait entre les mains: ce présent était nécessaire à Fanchette; mais il lui plut indépendamment de cela; elle ne le déguisa point: elle accepta de même la boîte de bijoux que son amant avait prié la bonne Néné de garder; elle lui promet de se parer de ses dons. Faveurs innocentes & précieuses! ah que vous avez de charmes pour les cœurs tendres!... L'aimable jeune-homme, pénétré de reconnaissance, disait à sa charmante maîtresse:— Mon adorable épouse, nous devons le plus grand de nos biens à nos malheurs.

Après avoir examiné le portrait de Fanchette, Luffanville jeta les yeux sur

celui de madame Florangis; il fut surpris de le trouver si richement orné: Il allait le baiser; il pousse un cri. — Quoi! dit-il à son amante, voilà l'image de celle qui vous a donné le jour!... ô ciel!... Mais vous m'en devenez plus chère.... Oui, divine Fanchette, & le pere, & le fils... le même pouvoir les a soumis. Mais la passion de mon pere était illégitime, & fut aussi malheureuse qu'extrême. S'il avait été témoin de la ruine de celle qu'il adorait, il l'eût réparée.... son fils va le faire.... Belle Florangis! quelles nouvelles chaînes ne formerait pas cette découverte, si quelque chose pouvait augmenter mon attachement pour vous—! Luffanville baisa le portrait:— Aimable mere de mon épouse, disait-il, oui, je vous adore: on vous accuse de m'avoir ravi mon pere; mais vous me donnez une compagne qui fera ma félicité—. Fanchette écoutait Luffanville avec étonnement: mais elle ne l'interrogea pas. Ils se regarderent, & s'attendrirent sur le sort de leurs parens; ils se dirent combien ils les avaient aimés, & connurent que leurs cœurs honnêtes & sensibles, se ressembloient.

Enfin l'aimable Florangis, remise du cruel assaut qu'elle venait d'essuyer, suivie de son amant, retourna chez sa maîtresse : sa présence calma les vives inquiétudes de la marchande de modes, & fit cesser les alarmes de la jeune Agathe.



CHAPITRE XXIII.

Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

DOLSANS était rétabli ; & , pour obéir à son amante , Luffanville s'était éloigné. Fanchette , en revoyant sa bonne , lui fit part de ses nouvelles dispositions. La gouvernante aimait Luffanville ; elle avait été cruellement peinée , lorsqu'elle avait appris la résolution généreuse de sa pupille , mais elle ne la combatit pas : Elle fit alors éclater toute sa joie : ensuite l'horrible danger que Fanchette avait couru la fit trembler. Cependant monsieur Apatéon commençait à se montrer. Il était nécessaire que la jeune Florangis ne sortît plus qu'avec précaution.

Le peintre se promettait un bonheur sans mélange. Si Fanchette le recevait avec froideur, il espérait tout d'une âme si belle, lorsqu'il pourrait faire parler le devoir. Il pressa son union: la marchande secondait son neveu, & la jeune Florangis se crut perdue: elle ignorait que monsieur Apatéon étant son tuteur, nommé par le testament de son père & la gouvernante substituée par un codicile secret, on ne pouvait rien faire que de leur consentement? elle ne vit d'autre moyen d'éviter un malheur irréparable, que l'imprudent aveu de son engagement avec Luffanville: elle le fit avant de consulter sa bonne. Dolfans devint furieux. Fanchette connut alors de quelles violences rend capable un caractère jaloux: elle fut obsédée, tourmentée jusqu'à l'instant où Néné, instruite de tout, fut parler à la marchande avec fermeté, en la menaçant d'ôter Fanchette de chez elle, si l'on ne voulait pas la délivrer des persécutions de Dolfans. — Quoi! maman, disait la jeune Agathe, mon cousin ferait cause que je perdrais mon amie! si je le croyais, je ne l'aimerais plus —

Si les fautes que fait commettre un amour malheureux n'étaient excusables, Dolsans ferait un monstre. Il se persuada, que s'il parvenait à ravir à Fanchette la fleur de l'innocence, il obtiendrait sa main facilement : il l'adorait ; il se déguisait à lui-même l'atrocité de l'action, par le motif qui la lui ferait commettre. Dès qu'il se fut arrêté à ce coupable dessein, il parut tranquille : Il voyait Fanchette, mais sans l'entretenir de son amour ; il le renfermait dans son cœur, & ses desirs contraints n'en acquéraient que plus de violence.

Un dimanche, Dolsans ne paraissait pas : Fanchette charmée de son absence, mit pour la première fois la robe achetée chez monsieur Delaunage, se para plus qu'à l'ordinaire, saisit cette occasion de remplir la promesse faite à Lussanville, releva sa beauté par les diamans qu'elle tenait de lui, chauffa cette jolie mule, dont lui-même avait imaginé les ornemens [22], & commit une nouvelle imprudence. Elle nageait dans la joie : à chaque pas, elle se rapelait son cher Lussanville. Pour la première fois, elle

même admira les graces de son joli pied.
 — Ah ! si Luffanville était encore ici, se
 disait-elle, que je ferais flatée ! Cher
 amant ! puis-je n'être vue de personne, puis-
 que je ne le ferai pas de vous ! je ne veux
 plaire qu'à vous ; comme mon cœur n'ai-
 me & ne desire que vous ! ensuite elle
 marchait ; son cœur treffaillait. Je suis
 toute à Luffanville, se disait-elle ; c'est
 ce cher objet de ma tendresse qui m'em-
 bellit. Ces agréables idées répandaient
 sur le visage de Fanchette un air d'en-
 jouement, qui rendait sa beauté plus
 éblouissante encore, lorsque Dolfans
 parut.

Il voit les dons de son rival : il pâlit ;
 il dissimule sa rage (c'était encore un
 défaut qu'il avait apporté d'Italie, que
 la dissimulation : hélas ! nous prenons les
 vices de nos voisins, & nous laissons
 leurs vertus : voilà le triste fruit qu'une
 infinité de jeunes-gens retirent de leurs
 voyages) & jure que Fanchette ne l'é-
 chaperas pas. Cependant au fond de son
 cœur né vertueux, cette beauté si tou-
 chante excitait ses remords : il se retire
 à l'écart : — Que prétens-tu, malheureux

Dolfans, se difait-il ? & pourquoi vouloir contraindre un cœur qui ne se donne pas ? Elle est belle, tendre ; je l'adore : tout doit-il donc tourner contr'elle ? rendons nous à la raison : cédon-la ; méritons son estime & son amitié.... C'en est fait : je vais.... Un autre, à mes yeux jouira d'un bien qui m'est plus cher que la vie !... qui me fut promis !.... Elle ne le veut plus.... elle s'immolait ; je n'étais pas aimé —.... La vertu l'emportait : ses yeux se fixent sur ce pied séduisant, embelli de nouveau par un chef d'œuvre de l'art ; cette vue dérange sa raison.— Eh ! je la céderais , s'écrie-t il ! Non ; le fort en est jeté. Je ferai coupable, mais je ferai moins malheureux , peut être.

La marchande & ses filles devaient aller prendre l'air à la campagne : des voitures les attendaient ; on allait partir , lorsque la gouvernante arriva. Son admiration , à la vue de sa chère fille , éclata de mille manières : d'imprudens éloges achevèrent de porter le poison dans l'ame de Dolfans. On fort : Agathe est déjà partie : Fanchette , qui voit que le

jeune peintre doit les accompagner, prie sa bonne de la dispenser d'être de la promenade : & Néné feint une affaire importante, où la présence de sa pupille est nécessaire. Elles rentrent toutes deux. Dolfans, à qui sa jalousie donnait des yeux de lynx, lance sur la jeune Florangis, en s'éloignant, un regard furieux, suivi d'un souris amer.



CHAPITRE XXIV.

Péril qui fera trembler.

DES que Fanchette fut seule avec sa bonne, Luffanville devint le sujet de leur entretien : l'aimable fille parlait du jeune homme avec modestie : La gouvernante souriait ; & dans l'instant où Fanchette s'y attendait le moins, elle lui rend un billet qu'elle venait de recevoir de cet amant chéri.

BILLET

B I L L E T
DE LUSSANVILLE
A FANCHETTE.

De Bayonne, 30 Mars 1768.

*V*ous l'avez voulu, mon adorable épouse... (oui, je me crois permis de vous donner ce nom, depuis que vous-même êtes venue vous jeter entre mes bras) je quitte les lieux que vous embellissez : mais j'ai lu dans votre cœur ; je suis aimé ; je jouis du bonheur qu'aucune expression ne peut rendre, d'être aimé de la divine Fanchette : quel sort enchanteur ! Elle souffre autant que moi, d'une absence qu'elle ordonne. Je ne murmure point de la nécessité que vous m'en avez faite, ma belle amante ; j'en connais le motif ; qu'il vous rend chère à mon cœur !... Ah ma Fanchette ! ma charmante épouse ! rappelez auprès de vous un homme, dont le secours vous sera peut-être nécessaire encore... Je ne sais ; mais je frissonne quelquefois, sans sujet : les songes vous offrent en pleurs à ma vue ; je vous vois tremblante, éperdue, désespé-

I. Partie.

I

rée, lever vers le Ciel vos belles mains...
 Fanchette ! cette nuit encore, je croyais
 voir un traître, le poignard à la main,
 demander votre cœur. Vous pleuriez ; je
 voulais aller à vous : un invincible obstacle
 me retenait. Je poussé un cri de fureur,
 & je m'éveille... Ce n'est qu'un songe, il
 est vrai, mais un amant, qui ne respire
 que pour vous, est effrayé de la moindre
 chose (23) : Au nom de notre amour ; au
 nom du lien sacré qui doit nous unir, chère
 épouse, permets à ton mari de jouir de ta
 présence : Il ne peut te répondre de vivre,
 s'il n'obtient cette grace. Adieu.

DE LUSSANVILLE.

En achevant la lecture de ce billet,
 Fanchette leve sur Néné ses yeux humi-
 des :— Il est donc parti, ma bonne ? il est
 loin de moi ! Il le faut, & du moins, je
 ne crains plus des malheurs... Que lui
 répondrons-nous, ma bonne ?— Ce que
 vous dictera votre cœur.— Ah !... mon
 cœur ne desire que lui.— Marquons-lui
 qu'il revienne.— Eh ! mais !... si Dol-
 fans... Cependant je voudrais bien le
 revoir.— Décidez-vous : je réponds à ce
 qu'il m'écrivit en particulier : ajoutez seu-
 lement deux mots de votre main.

BILLET

De FANCHETTE, au bas de la lettre
de la Gouvernante pour LUSSANVILLE.

*J*E prens la plume en tremblant : ma
bonne conduit ma main.... Si vous me jurez
d'éviter toujours Dolsans, revenez... Que
je crains ! hélas ! peut-être la démarche
que je fais sera fatale à mon amant ! mais
il m'en presse..... revenez... Cher Lussan-
ville ! en vous écrivant, votre épouse est
parée de vos dons : elle a refusé de sortir,
pour ne point être avec votre rival : toutes
mes compagnes, ma chere Agathe sur-tout,
ma bonne, ma maîtresse m'ont trouvée belle :
Je me disais : Je dois mon éclat à Lussan-
ville : Pourquoi ce cher amant ne jouit-il
pas de son ouvrage?.... Quel plaisir je goute,
à me renfermer, à me cacher à tous les
yeux ! je ne veux être belle que pour mon
époux..... Revenez ; mais auparavant
écrivez à ma bonne, & jurez-nous à toutes
deux de vous dérober toujours aux yeux
de Dolsans. C'est un furieux ; je le crains
autant que je vous aime. Je suis toute à
vous

FANCHETTE FLORANGIS.

Il était l'heure à laquelle monsieur Apatéon rentrait. On cacheta cette lettre : la gouvernante la prit pour l'envoyer, & quitta sa chère fille, en lui promettant de revenir dès que le vicillard n'aurait plus besoin d'elle. Fanchette ne pouvait se lasser de relire le billet de Luffanville : elle le tenait encore à la main : on frappe ; elle vole à la porte, croyant ouvrir à sa bonne, & c'est à Dolfans. L'aimable fille pâlit, & veut cacher l'écrit de son amant.— Vous êtes seul de retour, monsieur, dit-elle au jeune peintre toute troublée ?— Oui, cruelle, répond cet amant furieux, qui venait d'écouter la conversation de Fanchette avec sa bonne. J'ai su rendre inutile votre attention à me fuir. En parlant de la sorte ; il eut l'audace d'arracher des mains de la jeune Florangis le billet de Luffanville. Indignée d'une témérité si grande, elle le lui redemande d'un ton ferme ; mais envain ; il l'a déjà lu : il le déchire avec fureur.

A la merci d'un amant jaloux jusqu'à la rage, l'aimable fille frissonna.— Nous sommes seuls ici, continua Dolfans : choi-

fissez ou ma main, ou... Je me punirais du crime; auquel vous me contraindriez: mais qu'importe? Il m'est plus doux de vous suivre dans le tombeau, que de vous voir dans les bras de mon rival.— Eh bien! lui dit Fanchette, en pleurant, arrachez-moi la vie.— O Ciel! elle aime mieux mourir que d'être à moi! Malheureux que je suis!... Belle Fanchette, ajouta-t-il en tombant à ses genoux, ne pourrai-je vous toucher? Vous égarez ma raison... Ah! quand je ferai votre époux, vous ne verrez plus dans ces transports qui vous sont odieux à présent, que l'excès de mon amour... Mais non, cruelle, tu préfères ton amant à la vie... Ne crois pas qu'il m'échappe: fut-il au bout du monde, ma main teinte de ton sang, vengera sur lui ton malheur & mon forfait.— Ciel!... arrêtez, Dolfans!... [Eh! voilà donc ce malheur que mon amant pressentait!] Comment pouvez-vous penser à de telles horreurs!...— Vous le demandez, Fanchette! l'amour, l'amour seul que vous outragez, me rend coupable...— L'amour!... le tendre amour! Eh! que feriez-vous, si vous

aviez de la haine ! — Je serais assez généreux pour l'étouffer. — Vous voulez mon malheur, ou ma mort. — Votre malheur ! Non, belle Fanchette. Vous verrez comme je fais aimer ! Reine de mon cœur, daignez seulement exercer votre empire, & je jure de vous rendre heureuse. — Je mourrai de douleur, si je perds Luffanville. — C'en est trop, cruelle ; & ce mot me trace la route que je dois suivre : le fer, le poison, peu m'importe : il ne saurait m'échapper. . . — Mon ame m'abandonne : inhumain ! . . . Va , tu me fais horreur : le Ciel sauvera mon amant, & je lui demande qu'il te punisse. — Ce ne fera du moins qu'après que je me serai vengé. — Ecoutez, Dolfans : la raison n'a-t-elle plus. . . — Il vous sied bien de me parler de raison, vous qui ne suivez pas ce qu'elle vous dicte dans ce danger pressant ; vous qui manquez à ces promesses, qui m'ont flatté de l'espoir le plus doux. — Fanchette, jeune, sans expérience, crut son amant perdu, si dans ce moment elle ne renonçait encore à l'espoir d'être à lui : elle crut devoir céder. — Eh ! bien, dit-elle à Dolfans, il faut se rendre : mais je

dépends de monsieur Apatéon & de ma bonne : je ne puis être à vous, sans leur aveu.— Déjà trompé, reprit Dolsans, comment voulez-vous que je vous croye ? Il mē faut un gage qui me réponde de vous, & m'assure le consentement de ceux dont vous me parlez.— Que voulez-vous, dit Fanchette, avec le ton de l'ingénuité ?— Une preuve que vous ne vous rétracterez point.— Exigez-la.— Vous y consentez ?— Il le faut bien. [Elle ne faisait pas ce qu'on lui demandait.] Dolsans veut la prendre dans ses bras ; la jeune fille le repouffe. Il a recours à la violence.— O perfide ! s'écrie Fanchette, je t'abhorre, & plutôt tous les malheurs, que de te nommer mon époux—. Dolsans (il faut l'avouer) n'avait pas dessein de se rendre coupable des forfaits horribles dont il menaçait la belle & timide Florangis ; il ne voulait que l'effrayer & l'obliger à se rendre. Sa main s'arme d'un fer : il l'appuie sur le sein de Fanchette, qui dit en fermant ses yeux remplis de larmes : Je ne demande de toi que la mort. O ! Luffanville ! si tu voyais ton amante !— Ces

mots irriterent Dolfans : il regarde Fanchette : il s'écrie :— Et cette parure même, présent de mon rival, augmentera le prix de ma victoire ! Perfide ! vous n'avez pas craint de paraître trop belle : vous relevez tous vos attraits, & vous voulez que je renonce à l'espoir d'en être l'heureux possesseur ! Non , je le jure , rien ne peut m'arrêter.— Transporté d'amour & de fureur, il menace ; Fanchette glacée par la frayeur, reste immobile & désespérée [24].



C H A P I T R E X X V.

Evénement fatal.

C'EN était fait sans doute, & l'occasion, sa rage, la résistance de sa maîtresse allaient porter Dolfans à consommer un crime affreux, si dans ce moment la gouvernante ne fût revenue. Elle appelle sa chere fille. Ah ! ma bonne ! s'écrie Fanchette, à mon secours — ! Hors d'elle-même, Néné fait retentir la maison de ses cris. Deux jeunes gens qui cherchaient

l'occasion de voir la belle Florangis, accourent en même tems : l'un était le comte d'A**, l'autre l'amoureux Satinbourg. La porte ne put résister à leurs efforts ; elle s'enfonce : mais Dolfans, l'épée à la main, forme une seconde barrière, plus difficile à forcer : la foule environne la maison : le comte d'A** s'avance, Dolfans recule ; il veut périr ; mais il ne peut supporter l'idée que Fanchette vivra pour un autre. L'aimable fille, mourante, éperdue, tend les bras vers sa bonne, qui bravant les menaces d'un forcené, s'élançe, parvient à sa pupille, & la presse contre son cœur. Le courage de la vieille Néné sauva Fanchette : Dolfans, par un crime (involontaire sans doute) l'aurait peut-être immolée ; puisqu'ayant frappé la gouvernante, il s'offrit ensuite aux coups du comte d'A**, de la main duquel il regut une blessure mortelle.

Fanchette, couverte du sang de sa bonne, était évanouie ; Satinbourg, effrayé, les secourait toutes deux ; le comte d'A** exposait les raisons de sa conduite au commandant de la garde à cheval ; & la marchande, suivie d'Agathe, arrivait

chez elle. Lorsque Fanchette refusa de les accompagner, elle avait remarqué de l'altération sur le visage de son neveu. A la promenade, elle le perdit de vue quelques momens : on se divertissait : de jeunes filles, vives & folâtres, longtems renfermées, bondissent comme de tendres agneaux, qu'on envoie brouter l'herbe fleurie dans un beau jour de printems. Ce spectacle d'une joie naïve, le plus charmant de tous, occupait agréablement la marchande : Agathe seule, qui n'avait pas son amie, paraissait triste, & s'écarta : elle aperçut Dolfans, qui retournaît à Paris. Elle en avertit sa mère. En apprenant l'éloignement de son neveu, la marchande fut surprise; elle ressentit des mouvemens de crainte : son cœur se ferra : elle voulut le suivre. Comment peindre quel fut son désespoir, en rentrant dans sa maison ! Elle voit son neveu, & sur son front la pâleur de la mort.... Elle pousse un cri perçant : ses regards se détournent, & vont tomber sur Fanchette.— Tous deux ! s'écrie-t-elle—.... & ses forces l'abandonnent : elle tombait : le comte d'A** la soutint. Et la jeune

Agathe, plus morte que vive, se précipite sur son amie.

Cependant les disciples d'Esculape accouraient par les soins du jeune Satinbourg. Leurs secours sont inutiles à Dolfans; ce malheureux jeune homme vient de terminer une carrière, que son dernier jour seul avait souillée. La bonne était blessée légèrement au bras; Fanchette rouvre ses beaux yeux & répond aux touchantes caresses de la jeune Agathe; la marchande revient à elle. Toutes se regardent en soupirant—! O ma fille! dit la gouvernante, comment donc faire, pour être vertueuse! — Ma bonne, répondait Fanchette, quelle fatale journée! — Vous vivez, chere Fanchette, s'écria la marchande!... ah! ma chere fille! on vous avait confiée à ma vigilance!... celui que j'aimois, qui devait me tenir lieu de fils... on m'apprend que par le plus odieux des forfaits... Il mérite son sort funeste: mais moi, avais-je donc mérité le malheur qui m'accable! Ah! cruel Dolfans! vous étiez perdu pour moi, avant de recevoir le coup mortel!.....

Le comte d'A** & Satinbourg paraîs-

faient également ravis de voir Fanchette & sa bonne hors de danger : Le jeune marchand sentait au fond de son cœur la joie d'avoir servi l'objet de sa tendresse : On enleve Dolfans : Satinbourg & la bonne elle-même, rassurent l'aimable Florangis. Qu'elle était touchante dans ce désordre, où venait de la mettre l'attentat du peintre, & que sa douleur la rendait intéressante ! Le comte d'A** jura de tout entreprendre pour s'assurer la possession d'une fille si belle & si sage ; Satinbourg se promit de l'aimer éternellement. Heureux ! se disaient-ils en eux-mêmes, celui qui tarira ces larmes ! qui fera reparaitre sur ce minois séduisant les ris & les amours !... La gouvernante ne pouvait se résoudre à quitter Fanchette : cependant l'heure la rapellait. — Allez ma bonne, lui dit l'aimable fille ; & pour me consoler, répétez-moi mille fois, que bientôt je le verrai. Néné seule entendit ce que sa pupille voulait lui dire. Elles se quitterent : Le comte d'A** fortit, & Satinbourg remena la gouvernante.



 CHAPITRE XXVI.
Réflexions.

¶
 ¶ ÉLAS qu'une fille est insensée de
 sourire à ses attraits, lorsqu'une parure élé-
 gante en double l'éclat ! Elle excite con-
 tre son innocence une foule d'ennemis :
 La finesse, la douceur, la violence, l'a-
 mour, ils vont tout employer pour la
 perdre. Faible & sans expérience, elle
 succombe, & devient un objet de mépris
 pour ceux qui l'ont séduite. O ! mon
 pere, que vous étiez sage, lorsque vous
 couvrites votre fille d'étoffes grossières !
 vous la dérobiez, sous cette écorce dé-
 sagrable, aux regards hardis des sédu-
 cteurs. Ils dédaignent souvent une victime
 qui n'a rien de brillant : si l'on n'est pas
 admirée, fêtée, poursuivie, l'on n'a rien
 de piquant pour eux. Heureuse mille fois
 la jeune fille, que n'abandonne jamais une
 mere prudente & chérie ! Elle coule, au
 sein de l'innocence, des jours fortunés
 & tranquilles : sa maman voit pour elle ;
 elle lui fait éviter le danger ; elle la pré-

serve des discours trompeurs ; elle la défend contre les téméraires : le vieillard hypocrite, & le jeune-homme fougueux n'osent l'approcher : lorsqu'il en est tems , cette mere sage conduit elle-même par la main auprès de sa fille , l'aimable époux qu'elle lui destine. Lui seul a le privilège de l'entretenir : elle peut ne jamais écouter que lui seul.... Et moi..... triste objet de coupables desirs, j'ai vu le crime audacieux, épouvantable, prêt à m'arracher le seul bien qui me soit resté!... Pauvre Fanchette!.... hélas!.... Ne suis-je pas bien à plaindre, ma chere Agathe.— ?

Telles étaient les réflexions de la belle Florangis, le lendemain de ce jour de trouble & d'alarmes, en ployant cette robe qui la parait si bien ; en serrant ses jolies mules ; en remettant dans leur boîte les bijoux de son amant. Et sa jeune compagne, en pleurant, lui donnait mille baisers.

Lorsque Fanchette eut ôté tous ces objets de devant ses yeux, la gouvernante arriva. Cette bonne femme profitait du premier moment de liberté, pour ac-

courir auprès de sa pupille. — Ah! ma bonne, lui dit l'aimable Florangis, qui l'auroit pensé! j'étais si contente le matin! j'avais eu tant de plaisir à me parer! Je le faisais pour Luffanville, qui ne devait pas me voir, mais qui toujours est présent à mon esprit: & peu s'en est fallu, que ces dons si chers de celui que j'aime, n'aient été les témoins de ma honte.

— Ma chère fanfan, lui répondit la bonne en la caressant, j'en frissonne encore. Aimable petite! quel malheur! & qui l'auroit prévu! Mais ton amant va revenir: nos lettres sont parties... Il ne faut pas qu'il attende les deux années: je veux, crainte de nouveaux malheurs, vous voir mariés dès qu'il sera de retour. Il pourra gagner son tuteur. — Ma bonne, il ne le gagnera pas. — Il le faudra bien cependant: mille raisons m'engagent à presser votre union: l'accident d'hier a fait du bruit: monsieur Apatéon ignore la part que j'y prens: il m'a parlé de manière à me faire penser, qu'il soupçonne ma chère Fanchette d'être l'héroïne de cette tragique aventure: on vous a dépeinte: vous êtes si belle, qu'on ne peut

guères s'y méprendre ; & ce pied charmant ; que tout le monde regarde comme unique , on ne l'a pas oublié ; monsieur Apatéon , l'aura reconnu. Je viens de prévenir votre maîtresse : elle ne doit plus souffrir que personne vous voie , pas même les femmes : Cependant nous en exceptons le jeune Satinbourg , auquel le service qu'il nous rendit hier , son empressement à nous secourir , & son zèle doivent faire accorder cette distinction —. Sans attendre la réponse de Fanchette , la gouvernante se hâta de la quitter , pour retourner chez le voluptueux vieillard.

—Ma bonne est imprudente , disait Fanchette , en la voyant sortir : Hélas ! ne voit-elle pas que tous les hommes deviennent auprès de moi téméraires ou furieux. —Ah ! mon amie , lui dit vivement la jeune Agathe , Satinbourg ne leur ressemblera pas. —Tu ne les connais pas , mon Agathe , ces hommes. . . . Et le jeune-homme se présente.

La présence d'Agathe rassurait Fanchette —. Me fera-t-il permis , mademoiselle , dit le jeune garçon marchand , de
montrer

montrer tout l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Ne voyez en moi qu'un homme qui vous est entièrement dévoué : Non, mademoiselle, tous vos amans ne sont pas téméraires : il en est à qui vous inspirez le plus profond respect, aussi bien que le plus violent amour : Tel est celui qui maintenant a l'honneur de se présenter devant vous. Vous êtes la fille d'un confrere ; je vous ai offert de vous rendre à l'état de vos parens : Je vous fais encore la même proposition ; mais, si vous refusez d'être mon épouse, j'ose espérer que vous me permettrez de vous regarder comme une sœur chérie : & ce qui ne me ferait pas permis au premier titre, je vous conjure de me l'accorder au second—. Fanchette ne fut jamais insensible aux bons procédés. Celui de Santinbourg la toucha. Elle lui découvrit l'état de son cœur, & l'honnête jeune-homme n'en parut pas refroidi.— Si jamais, ajouta-t-il, mademoiselle, le sort vous empêchait d'être à ce mortel heureux, souvenez-vous alors qu'il est au monde un homme qui vous adore, dont la féli-

I. Partie.

K

cité dépend de vous seule—. Et sans insister davantage, il se retira.

— Il est bien estimable, s'il est sincere, dit la jeune Agathe—. Fanchette lui répondit :— Ah ! si tu voyais Luffanville !... comme il est tendre, respectueux, fidele, généreux ! & si tu savais tout ce que je lui dois— ! Et l'aimable fille se retraçait la conduite de son jeune amant, lorsqu'il l'avait arrachée des mains du brutal financier.

Jeunes gens, ah ! daignez m'en croire ; ce sexe charmant, injustement méprisé, plus qu'on ne le croit est ami de la vertu : pour une Messaline, qui cherche, par une feinte modestie, à faire naître l'audace, & qui méprise quiconque n'est pas téméraire, il s'en trouve mille dont un procédé décent nous acquiert l'estime, & captive le cœur [25].




 CHAPITRE XXVII.

Danger plus grand que tout ce qu'on a vu.

EN recevant la lettre de son amante, Luffanville quitte bayonne, & reprend à la hâte la route de Paris. Il courait nuit & jour : mais occupé des idées les plus riantes, il ne sentait pas la fatigue. — Je vais donc revoir ma divine Florangis, se disait-il à tout moment —. Et ce nom de la beauté qu'il aime lui rend toute sa vigueur. Quelquefois, il tire le portrait de Fanchette ; ses yeux, qui s'y fixent avidement, y semblent collés ; ils se remplissent de larmes délicieuses : il porte à sa bouche le tissu des cheveux de sa belle maîtresse : Quelquefois aussi l'autre présent de cette amante fidelle l'occupe à son tour. — Ah ! que tout est précieux, lorsqu'il vient de ce que l'on aime, s'écriait-il ! Adorable Fanchette, ces bijoux t'ont donc embellie ! précieux gages vous avez porté celle que j'adore : vous avez pressé le pied mignon de la divinité de mon cœur ; quelle volupté de vous tou-

cher!... quelle grâce ils ont [26]!...
Ah! c'est de Fanchette qu'ils la tien-
nent —.

C'est ainsi que Luffanville passa trois
jours & autant de nuits. De son côté la
belle Florangis ne s'occupoit que de ce
tendre amant. Néné venait en passant de
lui remettre ce court billet,

*Divine Fanchette, votre époux vole à
vos pieds, le 15 il verra tout ce qu'il
aime.*

DE LUSSANVILLE.

(& c'était ce jour là même) lorsqu'un
homme chargé d'une lettre pour Fan-
chette la donne à la marchande : celle-ci
la remet à la jeune Florangis , qui ne
put cacher sa joie , en reconnoissant la
main de Luffanville. Il l'instruisait qu'il
venait d'arriver , mais qu'une indisposition
subite l'empêchait de voler auprès d'elle.
Il la conjurait de vouloir bien lui rendre
une visite avec sa bonne. L'aimable fille
émue, troublée, croit la maladie de son
amant plus sérieuse qu'il ne le dit , & ses
larmes coulent. L'embarras était de faire
avertir la bonne qui venait de retourner

chez monsieur Apatéon. L'aimable Agathe s'offrit de lui rendre adroitement ce service. La jeune fille part; & dans un instant, elle revient avec la gouvernante, qui fut de l'avis de Fanchette, de ne pas différer un moment de se rendre auprès de Luffanville. Florangis était parée comme le jour de la cruelle catastrophe de Dolfans; Agathe & la bonne avaient eu la précaution d'amener une voiture: elles y montent; la jeune amie de Fanchette sentait une envie démesurée de les accompagner; mais elle n'osa leur en faire la proposition: elle ne les vit s'éloigner qu'avec une douleur secrète.

Elles avaient à peine traversé deux rues, qu'un embarras les arrêta; les cochers jurent, descendent, & se battent: au milieu d'un vacarme propre à rendre les gens sourds, un inconnu ouvre la portière de la voiture où Fanchette était avec sa bonne, l'en arrache, malgré les cris qu'elles poussaient toutes deux, s'élanche avec elle vers un équipage lesté dans lequel un jeune-homme les attendait, l'y place, & dans un clin-d'œil le

vacarme cesse, l'embarras se dissipe, l'homme & le carosse disparaissent.

Cet indigne ravisseur était le marquis de C**, Fanchette desespérée veut se jeter hors de la voiture, au risque d'être brisée sous les roues. Le marquis la retenait, & tâchait de l'adoucir par les plus tendres discours : mais tout aigrissait la douleur d'une amante fidelle & passionnée, qu'il arrache au plaisir de revoir celui qu'elle adore. Bientôt on gagne la campagne, & Fanchette se trouve dans la solitude, à la merci d'un homme assez peu délicat pour employer l'enlèvement. Pour augmenter sa terreur on arrive devant une maison jolie, vaste, isolée, & l'on arrête : on épuisa vainement les raisons & les prieres, pour engager Fanchette à descendre ; il fallut encore employer la violence : en se débattant, une des mules de la belle Florangis fortit de son pied, & personne ne s'en aperçut. On la porte dans l'appartement le plus reculé de la maison. Là, son étonnement fut extrême, en appercevant ce même portrait dont elle avait fait présent à son amant ; la lettre qu'elle lui

avait écrite, & l'autre don qu'elle avait voulu qu'il tint de sa main. Dans ce premier moment de surprise, elle crut qu'elle allait le voir lui-même, & cet espoir eut quelque chose de flateur : mais elle ne le garda guere.

Le marquis reparut : ils s'approche d'un air soumis, & lui présentant un papier, il la prie de le lire. Un coup de foudre eût été moins sensible pour Fanchette que ce funeste écrit. Son amant la *cédait au marquis, & lui promettait de la tromper par un billet de sa main, pour l'engager à sortir, & faciliter l'enlèvement : il ajoutait, que pour preuve d'une parfaite indifférence, il lui remettait les présens qu'il tenait d'elle. Il lui parlait ensuite des plaisirs qu'il goûtait avec une autre maîtresse, & finissant par l'exhorter à ne pas soupirer trop long-temps.* Les larmes de la tendre Florangis inondèrent ses belles joues : — Le cruel ! dit-elle en sanglotant, m'ôte son cœur, & du même coup, il veut m'arracher l'innocence !... Eh voila donc les hommes ! Le seul que j'ai cru pouvoir aimer, devient le plus criminel !.. O malheureux Dolfans ! tu fus moins coupable

— ... Une si rude atteinte était au dessus de ses forces : sa tête se pencha sur son sein, ses beaux yeux s'éteignirent ; la pâleur décolora ses joues de rose... Et dans cet état, elle était belle encore.

On s'empresse autour de la belle Florangis ; les cruels qui causaient sa douleur ne purent lui refuser des larmes. On s'aperçut, en la secourant, qu'il lui manquait une de ses mules. Le marquis la fit chercher, mais inutilement. Fanchette rouvre enfin ses yeux dont les regards touchans eussent attendri les plus féroces de tous les hommes : mais dès qu'elle a reconnu ses ravisseurs, elle les referme tristement, & demande au Ciel que ce soit pour toujours.

Quel monstre, qu'un homme qui s'abandonne à des passions effrénées ! O sévérité sainte de nos loix ! sans vous l'univers ne ferait qu'un coupe-gorge. L'infâme de C** craint que la mort ne lui ravisse sa victime. Il ordonne qu'on la mette au lit : des femmes se présentent pour deshabiller Fanchette.— Ne l'espérez pas, leur dit l'aimable fille, tant qu'il me restera quelque force pour me défen-

dre —. En prononçant ces mots, elle aperçoit un cabinet, dont la porte était entr'ouverte : sans qu'on prévît son dessein, elle s'y jette, & parvient à s'y renfermer. De C** ordonne qu'on brise cette porte : ses ordres ne peuvent être exécutés sur le champ ; mais enfin ce dernier refuge est enlevé à la malheureuse Fanchette. Sans avoir égard aux prières qu'elle lui fait d'une voix éteinte, sans être touché de ses larmes, qu'il brave par un sourire... oh ! que de vices dévoila ce cruel sourire !... le marquis emporte la jeune Florangis dans son appartement, & tous ses gens se retirent.



CHAPITRE XXVIII.

Nouveau désespoir.

FANCHETTE ne fut pas longtems seule avec le marquis. Le barbare se disposait à satisfaire sa brutale passion, lorsqu'un bruit épouvantable se fit entendre dans la cour ; dont on venait d'enfoncer les portes. Des gardes faisoient les do-

mestiques du marquis ; il accourt ; on l'arrête lui-même : La vieille gouvernante paraît : elle nomme sa pupille ; la demande à grands cris ; s'élançe de la voiture ; parcourt les appartemens. Et Fanchette, qui ne fait pas la cause du tumulte qu'elle entend, tâche de rapeler ses forces, & de profiter de la liberté qu'on lui laisse, pour fuir, & se dérober à ses ravisseurs. Elle sort heureusement, & quoiqu'il fasse une nuit obscure, prend au hazard la route de Paris. Elle n'avait pas fait cent pas, qu'elle apperçoit de loin deux hommes, qui quittent leurs chevaux : ils les remettent à un troisieme qui les éclairait, & s'avancent à pied vers la maison, afin de ne pas être entendus. Tout effrayait Fanchette ; elle veut se détourner, pour n'être point remarquée : mais elle marchait difficilement, ses pieds délicats étaient sans chaussure, & les deux hommes l'ayaient entrevue. Quelle fut leur surprise & leur joie, en l'approchant, de reconnaître la belle Florangis ! qui, de son côté, remettant Satinbourg & son camarade, les conjure de la sauver. Satinbourg était aux genoux de la souve-

raîne de son cœur.— Adorable Fanchette, lui disait-il avec attendrissement, vous, que tout l'univers devrait respecter, adorer ! est-ce vous qu'on réduit à fuir !... Quoi ! mon bonheur permet que je vous serve.— ! Sans perdre de tems les deux jeunes garçons font un brancard de leurs mains qu'ils joignent, & plus légers que les vents sous ce fardeau précieux, ils regagnent leurs chevaux ; Satinbourg prend Fanchette sur le sien & la tient dans ses bras ; les deux amis regagnent Paris, & remettent la jeune fille chez la marchande.

Là, Satinbourg apprit à Fanchette qu'un billet de la bonne venait de l'instruire de son malheur, en indiquant la maison devant laquelle une de ses mules avait été trouvée.— J'ai volé, continua-t-il, dans la résolution de périr ou de vous sauver. Damafville, aussi touché que je l'étais, a voulu m'accompagner ; &, par un bonheur dont nous n'eussions osé nous flater, nous vous avons rencontrée.— Fanchette avait besoin de repos : Satinbourg & Damafville, contens de la voir en sûreté, prirent congé d'elle.

— Ma chere Florangis, dit la marchande, dès qu'ils furent sortis, quel nouveau malheur ! sans monsieur de Luffanville, qui vient d'arriver, & qui, par hazard, a trouvé votre mule à la porte de l'infame retraite de vos ravisseurs, jamais peut-être nous ne vous aurions revue.— N'achevez pas de me percer le cœur, madame, reprit Fanchette : ah voila ce qui met le comble à mon infortune ! Luffanville l'a causée !... Pourquoi l'ai-je connu !... Il n'est donc point de marques pour distinguer les perfides !... Qui l'eût pensé !... il paraissait si sincere, si tendre — !... En même-tems d'une voix entrecoupée de sanglots, elle raconte à la marchande ce qu'elle vient de voir... Fanchette, pénétrée de douleur, accablée de la perfidie d'un ingrat, fit couler les larmes de sa maîtresse sur son déplorable sort.— Luffanville ! vous m'avez trahie, disait-elle, inhumainement livrée, vous que j'aimais !... Ah j'étais trop faible pour vous ! une fille ne doit jamais abandonner entièrement son cœur qu'à son époux C'était une faute, & le ciel l'a punie ! O comble d'anéantisse-

ment & de douleur ! Je croyais , il y a quelques jours , avoir épuisé les coups du fort . . . & je perds aujourd'hui autant que l'honneur & plus que la vie ; je cesse d'estimer ce que j'aime ; celui dont je croyais être bientôt l'épouse —. Et la jeune Agathe arrive : elle se précipite vers son amie ; la presse dans ses bras ; la couvre d'un million de baisers ; & lui dit : — Ma Fanchette , tout ce que j'aime au monde après maman , c'est vous ! . . . vous ! ma charmante amie ! . . . ah ! c'est vous ! . . . J'ai pensé mourir de douleur . . . Si je vous eusse accompagnée , j'aurais poigné ces infames ! . . . Si vous aviez vu les transports de monsieur Lussanville ! Mais d'où vient ne le vois-je pas ? . . . Quel bonheur ! qu'il vous ait arrachée des mains de ces scélérats , ! L'infortunée Florangis soupirait : cependant ces témoignages sincères de l'amitié la plus tendre , soulageaient son amère douleur.

La marchande & sa fille mettaient Fanchette au lit : des voitures s'arrêtent devant la boutique : la gouvernante éplorée , monsieur Apatéon & le comte d'A**

en fortent. Heureusement la marchande eut la prudence de dire tout-bas à Néné :— Nous avons Fanchette— . La bonne retint à peine un cri de joie, & fit signe de garder le secret. Apatéon déclama beau-coup contre les mœurs dépravées du siècle; s'informait de la marchande comment Fanchette avait vécu chez elle; demandait qui l'y avait placée? Celle-ci lui répondait :— Honnêtement, monsieur, & comme la fille la plus aimable, la plus modeste & la plus sage: C'est d'une dame âgée que je la tiens—. Et monsieur Apatéon s'écriait : Quel dommage!... Où la trouver à présent? & dans quel état fera-t-elle—? En prononçant ces mots, il s'en allait. Le comte d'A**, les yeux fixés contre terre, disait tout-haut, pour qu'on l'entendît :— Le traître de C**! il faut avoir bien peu de mérite, pour recourir à de tels moyens! Que fera-t-elle devenue? Il n'est pas un coin dans la maison du marquis que je n'aie tenu: Je vais avec mes gens, passer la nuit à la chercher—.

Lorsqu'on fut débarrassé d'Apatéon & du comte, Néné vole auprès de sa chere

Florangis. Elle ne fut d'abord sensible qu'à la joie de la revoir. Mais bientôt le malheur de Luffanville, & l'impression qu'il allait faire sur Fanchette s'offrit à son esprit. Les sanglots l'étoufferent.— Ah ! ma bonne, lui dit l'aimable fille, l'eussiez-vous pensé, qu'il était un monstre, plus dangereux pour moi que les Apatéons, les financiers, Dolfans, & le cruel marquis lui-même ?— Qui ? ... que voulez-vous me dire, ma chere enfant ?— Hélas ! celui que j'aimais uniquement, & que j'aime encore peut-être....— Ah ! qu'il en était digne !— Lui !— Pauvre Fanchette ! ...— Ma bonne !— Il n'est plus.— Il n'est plus !— Il a péri pour vous sauver.— Lui, qui me livrait ! ...— Ah ! malheureuse amante ! on nous avait trompées ! le billet n'était point de lui : un faussaire avait imité son écriture : l'indigne marquis vient de l'avouer lui-même, en remettant à monsieur Apatéon les présens qu'il avait eu l'adresse de faire voler à votre amant. Luffanville est mort, en voulant vous venger tous deux.— Fanchette n'entendait plus la fin de ce terrible éclaircissement : éperdue,

anéantie, son ame l'abandonnait.— Eh ! pourquoi lui dire à présent tout cela, s'écriait la jeune Agathe en pleurant ! voulez-vous donc la faire mourir.— ? L'évanouissement de la tendre Florangis dura longtems : ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & par des soins multipliés, qu'on put la rappeler à la vie.

— Cher amant, s'écria-t-elle, en reprenant ses esprits ! que je suis coupable ! Ah Luffanville ! mon amant, mon époux, toi, qui regnes sur mon cœur, je t'outrageais ; j'avais l'injustice de croire tes ennemis, & de t'accuser ! Il ne me reste plus qu'à mourir.— Fondantes en larmes, la vieille gouvernante & la sensible Agathe., la conjuraient de modérer sa douleur.— Aye pitié de ma vieillesse, ma chere fille, lui difait Néné : n'empoisonne pas mes derniers jours.—



CHA-

 CHAPITRE XXIX.

Il y a du remede à tout.

UN récit, quelque triste qu'il soit par lui-même, suspend toujours un peu le sentiment de ses maux dans celui qui l'écoute & dans celui qui le fait. Néné sans doute ignorait cette maxime : cependant elle agit comme si elle l'avait connue (27).

Fanchette sanglotait, & gardait le silence : Agathe la caressait ; & la bonne commença de raconter ce qui s'était passé.—Luffanville accourait à Paris, ma chere fille ; il n'en était plus qu'à quatre lieues : le marquis, depuis la proposition qu'il fit à votre maîtresse, de concert avec le comte d'A** , épiait toutes nos démarches : il découvrit que monsieur de Luffanville était aimé : il entretenait à la suite de votre amant un homme qui suivait ses démarches, & ce malheureux l'instruisait de tout, de maniere que le marquis n'ignorait pas même l'heure à laquelle monsieur de Luffanville devait ar-

I. Partie.

L

river à Paris. Il fut l'attendre dans une terre à quatre lieues ; & lorsqu'on l'avertit qu'il passait, il le fit environner par ses gens déguilés, qui lui volèrent les présens qu'il tenait de vous & jusqu'à vos lettres : il leur était ordonné de remettre le tout dans la maison du marquis où l'on vous a conduite, & de retarder Luffanville durant quelques heures. Ce scélérat profitait de l'intervalle pour se rendre à Paris, nous attirer hors de chez votre maîtresse par un faux billet, & s'emparer de sa proie. Il n'a réussi que trop facilement, hélas !

Vous étiez entre les mains du perfide marquis, & le temps fixé pour laisser échapper Luffanville était écoulé. Il fit tant de diligence, lorsqu'il se vit libre, que peu s'en fallut qu'il ne se rencontrât avec vos ravisseurs à la porte de la maison de campagne. Il avait apperçu de loin beaucoup de monde en ce lieu ; un mouvement de curiosité fit qu'en passant, il jeta les yeux sur cet édifice élégamment bâti : il découvre à terre quelque chose qui brillait ; c'était la broderie de la mule que vous aviez perdue. Luffanville

la fait ramasser ; il la reconnoît , & ne fait que penser : mais il vole toujours vers Paris. En arrivant , sans descendre de sa chaise , il ordonne qu'on le conduise ici. Il m'y trouve noyée dans mes larmes , & traçant d'une main tremblante un billet pour monsieur Satinbourg : Je l'instruis en deux mots : il est hors de lui ; m'apprend à la hâte ce que je viens de vous raconter ; & cet indice qu'il avait entre les mains devient une certitude , dès que je l'assure que vous étiez partie avec ce présent qu'il vous a fait. Il me promet de me reprendre , va chercher main-forte , revient , & lorsque nous montions en voiture , j'apperçois monsieur Apatéon. Je n'étais plus à moi-même : Suivez-nous , monsieur , lui criai-je , on vient d'enlever Fanchette ! Nous allons à toutes brides : Et le comte d'A** , qui par hazard m'avait entendue , nous suivait aussi.

Nous arrivons : l'on frappe vainement : l'on enfonce les portes : je m'élançe la première dans la maison : je vous y cherche sans succès , & je m'arrache les cheveux : monsieur de Luslanville , l'hypocrite Apatéon , le Comte , tous paroissent

desirer également de vous retrouver. Inutile empressement ! Le marquis lui-même est surpris, il se figura pouvoir nier qu'il vous eut vue : on l'aurait peut-être cru : mais Luffanville trouva votre autre mule en présence de tout le monde dans l'appartement du marquis. Il devient furieux : — C'est fait de ta vie, s'écrie-t-il, en s'élançant sur de C**, si tu ne rends celle que tu as indignement ravie, & que tu nous caches encore—. Le marquis le regarde avec un fouris amer. Il convient de son forfait, brave Luffanville, en faisant à monsieur Apatéon l'aveu de ses fourberies, & dit à demi-bas à votre amant : — Viens me la disputer, cette fille si belle—. Apatéon seul entendit ce mot fatal, & n'en prévint pas l'effet ! Tous deux s'éloignent, & dans le moment le comte d'A** s'écrie qu'il vient de voir Luffanville tomber. Nous accourons tous : son sang... ah ma chere fille ! j'en frissonne encore... son sang rougissait la terre : mais les gens du marquis [apparemment pour dérober la preuve du crime de leur maître] les ont fait disparaître tous deux ; nous n'avons pu retrouver ni

Luffanville ni son ennemi. Je me défespere, je cours, je reviens : je trouve monsieur Apatéon & le Comte dans l'appartement du Marquis, tranquillement occupés à lire les billets qu'on avait volés à Luffanville. Le vieux tartufe reprenait votre portrait & les autres gages que votre amant tenait de vous. Il considérait votre mule : — Ah la petite coquette ! disait-il au Comte d'A** : voyez comme elle connaît tous ses avantages ! elle ne trouve rien de trop galant, pour orner ce qu'elle a de plus séduisant & de plus mignon ! — Il est bien question, monsieur, de ces plates remarques, dans ce séjour d'horreur, ai-je dit avec indignation ! La pauvre enfant n'est peut-être plus !... Le composé vieillard a rougi, & nous vous avons cherchée de nouveau tous deux. Enfin rebutés, accablés de lassitude, nous avons donné des gardes aux gens du Marquis, & nous sommes revenus, en nous promettant de retourner le lendemain.

Ma Fanchette, quelle joie pure j'eusse ressentie, lorsque je vous ai retrouvée dans cette maison, si Luffanville... Hélas !

chere Fanchette, vous êtes tout pour moi; & je vous retrouve... Au fond de mon cœur, j'éprouve une fatisfaction... Ma fille! si tu le voulais, je pourrais la goûter quelques momens... Modère ces larmes, mon adorable fille, & daigne vivre pour celle qui t'a servi de mere... Ma chere pouponne, quelle main bien-fefante t'a ramenée dans cet azile? — Satinbourg & Damafville, ma bonne. — Satinbourg!... ah! raconte-moi, chere fanfan, comment... par quel bonheur —... L'aimable Florangis fit à sa bonne le recit de tout ce qui s'était passé, & la vieille Néné bénit cent fois le ciel qui sauve l'innocence. — Ce pauvre Satinbourg, s'écriait elle! ah! Fanchette!... mais je ne vous dis rien encore... Ma chere Fanchette, le ciel ne vous destinait pas à Luffanville... Allons... ma fille, il faut se soumettre. Combien en est-il de plus malheureuses que vous! on dit bien vrai, qu'il y a du remede à tout, hors à la mort... — Ah! ma bonne, laissez-moi pleurer, gémir, ...j'ai tout perdu! — Oui, ma chere fille, affligeons-nous toutes deux: jamais l'on en eut de sujet plus légitime.

 CHAPITRE XXX.

Ce qui console les Amans affligés.

— **V** PENSEZ-VOUS, madame, dit la jeune Agathe à la bonne Néné : au-lieu de la consoler, après l'avoir desespérée, vous lui montrez toute votre douleur ! n'a-t-elle pas assez de la sienne ? — Hélas ! ma chere Agathe, elle n'est que trop vive : & je la partage pour la modérer, — Ah plût-à-dieu que je pusse la diminuer par-là ; bientôt ma tendre amie n'en éprouverait plus ! — Et le jour les retrouvera toutes trois gémissantes & desolées.

Satinbourg, inquiet du sort de sa belle maîtresse, était dès le matin dans la boutique de la marchande : mais il n'osait se présenter à la porte de Fanchette : monsieur Apatéon & le comte d'A ** retournaient à la maison du marquis de C** ? & la gouvernante fortait pour se rendre chez elle. Elle fut charmée de trouver le jeune garçon marchand ; c'était sur lui qu'elle fondait ses espérances & la conso-

lation de Fanchette, depuis la perte de Luffanville. Elle le conduisit elle-même auprès de la belle Florangis. Le sensible jeune homme fut effrayé de l'état dans lequel il la trouva. Il fit connaître toute la bonté de son cœur, en donnant des larmes sincères au sort funeste de son rival, dont Néné l'instruisit. — Divine Fanchette, disait-il, j'aprouve vos regrets, quoiqu'ils me déchirent le cœur : non, je vous en conjure, ne voyez plus en moi l'amant le plus tendre, & ne craignez pas que je vous montre un amour indifcret : vous perdez le seul homme qui fût digne de vous, je ne crois pas mériter de le remplacer jamais : je n'y prétens plus ; mais souffrez que je vous laisse voir d'autres sentimens, non moins sincères & non moins vifs : c'est au titre glorieux de votre ami que je prétens : belle Florangis, c'est un homme qui ne veut obtenir de vous que votre estime, qui vous conjure de vivre, fût-ce pour un autre. Je vous l'ai dit, mademoiselle, vous avez un frere dans Satinbourg : il ne vous offre pas la moitié de sa fortune, que vous refuseriez, mais quelque chose

de plus précieux : c'est un parfait dévouement ; un respect qui ne se démentira jamais ; un attachement qu'il aura soin de ne pas rendre incommode , & tous les sentimens que vous méritez —. La gouvernante attendrie , se jette sans façon au cou de Satinbourg , & l'embrasse de tout son cœur. Fanchette , toute accablée , toute anéantie , sentit au fond de son ame un mouvement de reconnaissance , & laissa voir dans ses yeux au jeune-homme , qu'elle était touchée de sa générosité.

C'en était beaucoup pour une première vue , & dans un moment si cruel. La gouvernante & Satinbourg le sentirent : ils quitterent l'aimable Florangis , l'une en concevant quelques idées de consolation , & l'autre un rayon d'espérance.

— Mon cher fils , disait la bonne à Satinbourg , en s'en retournant , je n'espère qu'en vous ; si vous parvenez à l'attendrir , ma fille est sauvée... & vous la méritez bien : honnête , tendre , fidele , généreux , vous venez de montrer des sentimens qui ne peuvent manquer leur effet sur une ame comme celle de Fanchette. Je desire à présent autant que vous

de la voir votre épouse : que vous ferez heureux ensemble!... Vous voyez comme elle est sage... comme elle fait aimer!... Ah! mon cher fils! Luffanville hier perdit un bien... plus précieux que la vie. — Croyez - vous qu'un jour mon amour la touchera, répondait le jeune-homme? Si j'osais le croire!... Oui, madame, je vous le jure, si je ne puis obtenir sa main, mon parti est pris, je renonce à tout engagement, & je ne vi-vrai jamais pour une autre que pour elle... Quel bonheur pourtant ce serait de passer auprès de l'adorable Florangis tous les momens du jour, de la voir sourire à d'in-nocentes caresses!... Hier j'aperçus un voisin qui depuis deux ans est l'heureux pos-sesseur d'une jeune beauté; qu'il n'a ob-tenu qu'en surmontant mille obstacles : ils étaient seuls : ils se parlaient, & se di-faient apparemment les choses les plus ten-dres : La jeune épouse était assise; son mari debout : il se penche vers elle, & lui ravit un baiser : elle le regardait en fouriant, d'un air!... ah madame! est-il des termes qui puissent rendre cet air en-chantour ! Son époux revient : il rend

hommage à mille appas : successivement ses lèvres brûlantes parcourent un front, des yeux... Elle était palpitante de plaisir : sa bouche demi-closé semblait attendre avec impatience celle de son bien-aimé, qui vint enfin s'y coller : elle le ceignit alors de ses beaux bras... Cet état heureux a fait mille fois tressaillir mon cœur. Belle Florangis ! me suis-je dit à moi-même, ah ! si j'étais à vous !... plus tendre encore, s'il est possible ; plus... Vous seriez pour moi plus qu'une épouse & qu'une amante, vous seriez la divinité même. Je m'égaré, madame ; mais l'expression me manque, sitôt que je veux peindre comme je chérirais, comme j'adorerais la belle Fanchette— Et la gouvernante se trouve chez monsieur Apatéon. Elle apprend que le dévot personnage, après avoir entendu la messe, amplement déjeûné, venait de sortir avec le comte d'A**. Néné veut profiter de l'occasion : elle cherche dans l'appartement du vieillard, trouve le portrait de Fanchette, sa jolie chaussure, ses lettres, & s'empare du tout : ne consultant que son cœur, elle veut donner à Satinbourg les

présens qui furent entre les mains de Luffanville : mais le délicat jeune-homme la pria de les rendre d'abord à mademoiselle Florangis.— Que je possède ces trésors de son aveu, lui dit-il, & je suis heureux—. La bonne convint qu'il avait raison, & Satinbourg la quitta.

La gouvernante mit à la hâte ordre aux affaires de la maison : tous ses desirs la rappelaient auprès de Fanchette : cette fille charmante en était chérie avec la même passion que le furent autrefois les amans. Il est bon de remarquer en passant, que c'est un trésor qu'un cœur trop tendre pour celui qui l'a trouvé, & souvent un fardeau pour celui qui l'a : si l'on ignore l'art d'en contraindre quelquefois les doux épanchemens, l'amour en abuse, & l'amitié même s'endort. L'envie de servir Satinbourg auprès de Fanchette, était encore un motif qui pressait Néné. Luffanville n'était plus ; la bonne en était bien fâchée ; mais enfin sa douleur n'était pas comme celle de la jeune Florangis ; elle desirait ardemment de le voir remplacé, & de marier avantageusement sa pupille. En arrivant auprès d'elle, elle lui remit ce qu'elle avait repris à monsieur

Apatéon, & débuta par le récit de ce que le jeune garçon marchand venait de lui dire. Fanchette l'écoutait; mais la plaie saignait encore : de sitôt cette amante désolée ne pouvait songer à former de nouvelles chaînes. Cependant, sans qu'elle s'en doutât, les larmes qu'elle répandait en abondance devenaient moins amères, à mesure qu'on l'assurait qu'il se trouvait une main toute prête à les essuyer. — Luffanville ! mon cher Luffanville ! disait-elle, je vous ai donc perdu ! Non, cher amour, qu'on ne me parle plus d'amour, de mariage ; je n'aimai jamais que toi ; je te serai fidelle, même au-delà du tombeau—. Et ses larmes recommençaient. Et cet état avait une douceur sombre, cachée... Qui la mêlait donc à de si sincères regrets ? Mon cher lecteur, c'était l'amour du jeune Satinbourg : cet amour tendre & généreux, qui disait à Fanchette qu'elle était adorée d'une manière digne d'elle ; & qui la frappait aussi vivement peut-être qu'elle ressentait la perte de son amour. Sans connaître tout cela, la gouvernante disait comme sa chère fille : car cette bonne ame ne contredit jamais personne.

 CHAPITRE XXXI.

Qui surprendra.

MONSIEUR Apatéon & le Comte d'A** arrivaient à la maison du marquis de C**. Ils en trouvent les portes ouvertes, les meubles enlevés, & les postes abandonnés par les gardes : un spectacle aussi peu attendu rendit immobile le dévot Apatéon : le comte tâche de ne paraître pas moins surpris : ils visitent, cherchent, examinent : tout a disparu : on a faccagé jusqu'aux fleurs qui décoraient le jardin. Il ne leur reste à prendre d'autre parti que de s'en retourner, pour demander aux gardes compte de leur conduite, & les faire punir, s'ils étaient coupables : mais on leur montra ces malheureux brisés de coups & demi-morts. Apatéon se rendit ensuite chez la comtesse de C**. La mere du marquis, coquette autrefois, s'efforce aujourd'hui de réparer par une dévotion hautement affichée, une conduite plus que libre ; mais sa piété toute

extérieure ressemble à celle d'Apatéon ; au lieu d'édifier, elle donne un scandale nouveau. Apatéon fut d'abord très-mal reçu de madame de C** : lorsqu'il parla de petite-maison, de fille enlevée, à peine l'écoutait-on : on se contenta de lui répondre qu'on ne savait ce qu'il voulait dire : mais à peine eut-il décliné son nom, ce nom fameux dans l'hypocrite fequelle des dévots, ce fut autre chose : la vieille coquette joue la surprise, lorgne du coin de l'œil l'air vigoureux & prédestiné de frere Apatéon, promet de lui donner satisfaction du marquis, le prie de la suivre dans le voluptueux boudoir qui lui sert d'oratoire... Cette bonne fortune n'était pas de celles après lesquelles courait Apatéon ; mais il fallut se résigner . . . Le soir, le pauvre homme très-fatigué retourna chez lui, avec moins d'espérances que jamais de découvrir sa jolie pupille. Et de son côté, le comte d'A**, plus inquiet qu'on ne pense, cherchait de nouveaux éclaircissements.

Durant plusieurs jours toutes les peines qu'il se donna furent inutiles. Mais

en attendant qu'il soit instruit du sort de Fanchette, & qu'il nous laisse pénétrer ses desseins, disons que cette aimable fille recouvre insensiblement ses forces, & néanmoins ne s'entretenait avec la jeune Agathe que de son cher Luffanville. Un jour la gouvernante entre auprès d'elle d'un air effrayé.— Ma chere fille ! lui dit-elle, nous sommes perdues : monsieur Apatéon, qui sans doute aura lu la lettre que j'écrivais à Luffanville, ne m'en avait rien témoigné : mais il vient de découvrir qu'on lui a repris votre portrait, & le reste ; il est furieux : & pour comble de malheur, il est instruit, je ne fais comment, que vous êtes dans Paris : point de milieu ; ou retomber entre ses mains, ou bien épouser l'aimable Satinbourg. Il feint de ne me pas soupçonner : il m'a confié qu'il allait tout employer pour vous ravoïr en sa puissance ; & s'il ne peut en venir à bout, il doit... Ma chere fille, ce mot me fait frémir... vous faire regarder comme une fugitive, une... Le scélérat !... je dévoïlerais sa conduite, s'il osait le faire : mais il n'a parlé de la sorte que pour m'épouvanter... Chere Fanchette

Fanchette, déterminez-vous : donnez la main à Satinbourg : il vient d'instruire sa mere, de la gagner ; elle consent à tout. Je leur ai montré l'écrit dont votre pere me fit dépositaire dans sa derniere maladie : la boîte qui le renferme, faite de la forme & de la petitesse du foulier de votre mere, lorsqu'elle avait votre âge, a frappé madame Satinbourg ; elle l'a reconnue : dans leur jeunesse, la plus tendre amitié les unissait, elle était de tous ses secrets : Elle nous a raconté comment votre pere ayant vu ce joli foulier chez celui qui le fesait, demanda le nom de la jeune personne qui devait le porter : il l'apprit, vit la belle Fanchette Rosin, brûla pour elle, & résolut de tout faire pour obtenir sa main. Ce fut lui, qui pour conserver toujours l'image de ce foulier délicat, qui fut l'occasion de son amour, fit faire cette boîte parfaitement semblable.—Voilà comme l'avait mademoiselle Rosin, a-t-elle ajouté : & sa fille?..— Ah ! maman, a vivement interrompu Satinbourg, elle est plus belle encore : si vous voyiez le sien— ! Madame Satinbourg a fouri : elle ne s'est

I. Partie.

M

plus fait presser. Nous avons consulté sur la dernière disposition de votre père : les *conseils* ont dit qu'elle était suffisante pour rendre votre mariage valide, sans l'aveu de monsieur Apatéon. Venez, ma fille, dans les bras de votre époux... Vous hésitez, Fanchette !... Ah ! quels malheurs, mon aimable fille, tu vas attirer sur toi !... Viens, ma chère fanfan... Ton amant m'aurait suivie, si je ne l'en avais empêché ; mais je n'ai pas voulu qu'il fut témoin de ce premier moment— Fanchette troublée, émue, indécise, donnait des larmes à Luffanville, & tâchait de se déterminer pour Satinbourg. Elle avait ces mules, présent de son premier amant ; la jeune fille trouvait à s'en parer une inexprimable volupté. Elle se leve ; peut-être allait-elle accompagner sa bonne : ses yeux se fixent sur ce don de Luffanville : son cœur se serre : elle frissonne.— Eh ! c'est donc pour un autre cher amant, s'écrie-t-elle, que tu veux m'embellir !... Non, non, ma bonne...— Ma fille, tu veux donc m'accabler ?— Qu'il espère, s'il le faut, mais il n'est pas temps encore de me donner—

Tout ce que la gouvernante put ajouter ne fit point changer de résolution à la belle Florangis. Le temps se consumait : Satinbourg inquiet de ne pas les voir arriver, craint quelqu'accident ; il se rend chez sa maîtresse ; il trouve la gouvernante à ses pieds, qui la conjurait de se laisser persuader. La jeune fille embrassait sa bonne, & la priait à son tour de lui donner quelques jours encore pour se déterminer.— Tout ce que mademoiselle voudra, dit Satinbourg : pourquoi la mortifier en la pressant trop ? Adorable Florangis, continua-t-il, puis-je du moins concevoir quelqu'espérance— ? Fanchette le regarda d'un œil ferein.— Eh bien ! pour toute réponse, ajouta-t-il, j'ose demander une faveur : ce précieux portrait que votre bonne vous a rendu... Fanchette baissa les yeux en rougissant.— Je ne veux plus rien, s'écria Satinbourg : mon adorable maîtresse, je m'en remets à vous pour mon bonheur : vous disposerez de mon sort ; il ne faudrait être en de meilleures mains.— Je rougis, monsieur, répondit l'aimable fille, de faire si peu pour mériter les sentimens

que vous me montrez : mais j'ose vous assurer, que s'il est quelque moyen d'occuper dans mon cœur une seconde place, après la mémoire de monsieur de Luff... de celui que je regardais comme mon époux, c'est la route que vous prenez. — Je suis trop heureux, reprit le jeune-homme. Allons, madame, dit-il à la gouvernante, porter cette réponse à ma mere : elle lui fera connaître tout le prix du cœur de mademoiselle : & nous, prenons d'ailleurs toutes les précautions pour la préserver des malheurs qui la menacent. — En sortant, Satinbourg remarqua que la jeune Agathe avait les yeux humides.

— Ah mon amie ! dit cette fille à Fanchette, je ne suis pas étonnée que vous aimiez si tendrement encore votre cher Luffanville : si monsieur Satinbourg m'avait recherchée, que je l'eusse perdu, je ne m'en consolerais jamais. Heureuse celle dont il fera l'époux — ! Ma chere Agathe, répondit l'aimable Florangis, l'aimerais-tu ? — Non... car l'on n'aime pas, lorsque l'on est sans espérance. — Mais si tu pouvais espérer ? — Si je pouvais espérer ?... je préférerais monsieur Satinbourg

à tout l'univers.— [O ciel ! dit Fanchette, tu m'offres un moyen de rester libre, sans être ingrate & dure. C'en est fait, je suis décidée]. Ecoute-moi, mon Agathe; par reconnaissance envers ce jeune-homme, par respect & par déférence pour ma bonne, j'allais me donner : mais il sera plus heureux avec toi, qu'en épousant une fille, dont le cœur est rempli. . . Si j'ai quelque pouvoir, sur Satinbourg— ... La marchande qui monta, interrompit cette conversation, qui fut suivie de ce qu'on verra dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XXXII.

Comme un dévot opprime l'innocence.

—DES gens environnent la maison, ma chere Fanchette, dit la marchande, & le tartufe Apatéon les conduit. Tâchons, ma fille, de nous dérober à ce nouveau danger—. La jeune Florangis se lève; elle allait suivre sa maîtresse : Apatéon, escorté de quelques estafiers, se présente.

—Doucement, lui dit-il, doucement, ma chere fille... Mais ne vous effrayez pas. Je bénis le ciel, qui permet que je vous revoie, & que je prenne encore le soin de vous diriger dans un chemin sûr, loin des embuches des séducteurs, à l'abri des écueils de ce monde corrompu.— Je vous remercie de vos soins, monsieur reprit Fanchette d'une ton ferme, & je vous dispense de me prodiguer vos bontés.— Ah! ah! ma chere fille, point d'humeur: vous avez l'expérience que vous n'êtes pas ici sûrement; & de petites aventures assez bruyantes pour scandaliser le prochain, me font un devoir de vous en ôter... Ne m'interrompez pas, je vous prie... Et comme j'ai prévu que l'habitude d'une vie libre dans cette maison, vous la rendrait plus agréable que la mienne, où règne une régularité peut-être gênante; où l'on est obligé d'aller aux offices, de faire de bonnes œuvres, de se mortifier; que j'ai jugé que vous pourriez témoigner quelques petites répugnances à vous remettre sous ma conduite: pour obvier à tout, & trancher une multitude de difficultés, de débats, de menus détails,

qu'occasionnerait l'esprit de contention & d'indocilité que l'on contracte en fréquentant les gens du monde, de quelque bon caractère que l'on soit doué, naturellement & par l'aide d'en Haut, je me suis muni, non par des vues de méchanceté, ou que je l'aie cru nécessaire; mais comme je vous l'ai fait sentir, pour opérer votre bien d'une manière plus prompte, plus efficace pour vous, moins sujette à exciter chez moi le trouble & l'émotion que produisent inévitablement les altercations, les petites difficultés; & que fait-on? une résistance absolue: Je me suis, dis-je, muni d'un petit ordre, en bonne forme, du magistrat, & me suis fait accompagner de ces messieurs, pour que les choses se fassent sans tumulte; & que si quelques-uns de ceux auxquels vos dangereuses beautés inspirent des desirs criminels, avaient dessein de me troubler, dans l'œuvre pieuse & charitable que je fais, ils en fussent détournés par la crainte de Dieu & celle des hommes. Vous voyez que les retards seraient inutiles; il faut me suivre.

Que mon lecteur ne s'en prenne point à moi, si le discours de ce scélérat le

révolte : tel est le langage de tous ceux qui couvrent leurs injustices du voile de la religion. Apatéon fait enlever Fanchette malgré sa résistance. La jeune Agathe s'attache à son amie ; on ne peut les séparer.— Laissez , laissez , dit Apatéon , d'un ton bénin , ravi de joie d'en empaumer deux au lieu d'une : la bonne œuvre fera double.— La marchande désespérée , s'écrie qu'on lui ravit sa fille. Mais on ne l'écoute pas : l'officier qui commandait les satellites , est persuadé qu'elle fera mieux entre les mains de monsieur Apatéon , que chez sa mère. Une voiture attendait. Le sensuel vieillard y monte avec Fanchette & sa compagne.

Dans ce moment , les deux inconnus dont j'ai parlé , & qui par hasard traversaient la rue où demeure la marchande de modes , reconnaissent monsieur Apatéon & la belle Florangis : ils veulent les aborder : mais les gardes qui sont aux portières les repoussent , donnent le signal du départ ; on court à toutes brides. L'affiatique & le gouverneur de son fils ne pouvaient revenir de leur étonnement : ils retrouvent la jeune beauté qu'ils ont

vainement cherchée : ils la revoient avec Apatéon leur ancien ami , environnée de sbires comme une prisonnière : ils se regardent : — Est-ce un songe , se disent-ils , ou sommes-nous dans le pays des fées — ?

Si des raisons particulières , qu'on fera quelque jour , n'avaient empêché l'inconnu que le petit pied de Fanchette charma , de revoir les connaissances qu'il avait à Paris , que de courses pour lui , de transes à Néné , de périls à Fanchette , n'aurait-il pas évités !

Cependant le dévot Apatéon & les deux jeunes beautés qu'il a ravies , arrivent le soir dans une jolie maison à 7 lieues de la capitale.



CHAPITRE XXXIII.

Le succès ne suit pas toujours le crime.

Ç'aurait été manquer son but que de se démasquer sur le champ. Apatéon , quoique sûr d'être connu de Fanchette , se conduisit à son égard de la même ma-

niere, que s'il eût espéré de pouvoir en imposer encore.

Il plaça d'abord les deux jeunes filles dans une même chambre, dont il prit la clef. Ensuite il congédia son escorte : soupa sobrement avec deux perdreaux, une douzaine d'alouettes, ortolans, cailles en pâté, filets de passereaux en salade, deux bouteilles de vin *borinois* : à son dessert, composé d'excellentes compotes, & de toutes les confitures imaginables ; on dit qu'il ne sabla qu'une bouteille d'*aï* : en quittant la table, il alla respirer dans un vaste parterre le parfum des fleurs, & méditer en digérant sur ce qu'il ferait des deux pouponnes qu'il avait eu l'adresse d'enlever sous la protection des loix.

Fanchette lui tenait furieusement au cœur. En voyant la lettre de la gouvernante à Luffanville & le billet de Fanchette, il s'était assuré de deux choses également importantes : que sa pupille avait été sensible ; & que Néné seule avait favorisé l'évasion de la jeune Florangis : mais comme il était content du service de la bonne, il résolut de n'en tirer aucune vengeance : (quel sacrifice cepen-

dant pour un dévot!) & de se contenter à l'avenir de lui cacher soigneusement sa jolie pupille, en la conduisant dans cette maison, inconnue à sa vieille gouvernante.

Il comprit bientôt combien il lui ferait difficile de réduire Fanchette : il n'ignorait aucun des assauts que l'aimable fille avait essuyés : mais cette opiniâtre résistance augmentait ses charmes aux yeux du luxurieux dévot. Il fit servir somptueusement les deux amies ; leur permit de se promener dans le jardin ; affecta beaucoup de douceur & de bon-homme : à l'exception du premier soir, il mangea toujours avec elles. Si Fanchette avait encore eu sa première ignorance, elle aurait été la dupe de ce rusé vieillard. Dès le lendemain, il lui fit rendre tous ses atours, & pour la forcer à s'en servir, il fit disparaître les habits qu'elle portait lorsqu'on l'avait enlevée. Il eut les mêmes soins & les mêmes égards pour Agathe ; plusieurs jours se passèrent sans qu'il y eût aucun changement dans la conduite d'Apatéon & dans leur sort.

L'état de l'aimable Florangis n'avait rien de pénible : elle se promettait bien que le vieillard ne gagnerait rien auprès

d'elle par la ruse, & donnait à la jeune Agathe de sages conseils. D'un autre côté, le souvenir de son cher Luffanville l'occupait : elle n'était pas fâchée de se dérober, au moins pour quelque tems, à l'empressement de Satinbourg, & même aux importunités de sa bonne. Tout, jusqu'à leurs traverses même, tourne à l'avantage des vrais amans. La jeune Agathe répandait aussi dans le sein de son amie, les secrets de son cœur.— Plut à Dieu (lui disait-elle quelquefois, sans prendre garde qu'elle déchirait l'ame de Fanchette) que vous pussiez encore être à votre cher Luffanville, & que moi j'eusse touché Satinbourg.— ! La belle Florangis regardait son innocente & naïve amie, &, les yeux remplis de larmes, souriait pourtant encore à son ingénuité.

Cependant la tranquillité dont elles jouissaient, était un calme trompeur. Un soir qu'elles prenaient le frais dans le jardin, elles apperçurent en l'air les fusées d'un feu d'artifice qu'on tirait dans la cour. Curieuses, comme le sont toutes les jeunes filles, Fanchette & la vive Agathe courent vers un balcon, pour jouir plus à leur aise d'un spectacle inattendu. Mais

à peine Fanchette y met le pied, que tout s'enfonce : elle fait un cri perçant : Agathe au désespoir, s'élance pour se précipiter après son amie : Apatéon était derrière elle ; il la retint, & la laisse entre les mains de ses gens, qui l'éloignerent...

Apatéon fut bientôt de retour auprès de la jeune compagne de Fanchette : il se flatait de réparer avec elle l'affront qu'il venait d'essuyer ailleurs : il prend un air affligé, soupire, & dit :— Aimable Agathe ! hélas ! votre amie n'est plus : sa chute est également funeste pour tous trois : jamais je ne m'en consolerais. Je l'aimais si tendrement ! Le ciel m'est témoin que je ne cherchais qu'à la ramener dans la voie du salut, & que le plus doux de mes desirs était de la voir heureuse. Ah pourquoi l'ai-je arraché des lieux qu'elle avait choisis ! Malheureux !... C'est ainsi qu'il cherchait à s'insinuer dans l'esprit de la jeune fille, après avoir quitté Fanchette, qu'il venait de faire conduire dans un appartement secret. Le désespoir d'Agathe était trop violent pour se modérer.— Infâme, répondit-elle, c'est vous, qui causez sa mort ! vous... Elle ne m'a que trop appris à vous connaître... scé-

lérat !... je vais faire retentir ces lieux de mes cris... Je veux être libre : qu'on me laisse aller auprès de mon amie , que je l'arrose de mes larmes , & que je meure avec elle , plutôt que de vivre à la merci d'un monstre tel que vous , hypocrite abominable— ! Apatéon employa vainement les caresses ; rien ne put modérer l'affliction de la jeune Agathe ; elle s'arrachait les cheveux , se meurtrissait le sein & le visage. Le vieillard , qui vit que tout de bon elle voulait mourir , pour la première fois éprouva des remords ; il venait de commettre un forfait inutile : son ame dure s'émut : il appelle ses gens ; fait lier Agathe ; & s'apercevant , que sa présence l'irritait de plus en plus , il sortit.

Mais tandis que cet hypocrite infame , au lieu des plaisirs dont il se promettait de jouir dans sa petite maison avec sa belle proie , n'éprouve que des chagrins , la gouvernante , Satinbourg & la marchande étaient au désespoir. Ils se tourmentaient envain , pour découvrir quelle route avait prise Apatéon. La marchande recourait aux magistrats ; la bonne fondait les connaissances des gens de la maison ; & Satinbourg se mettait en campagne.

Fin de la première Partie.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S .

C H A P I T R E P R E M I E R , page 10

P R E F A C E .

Chapitre II, *Très-singulier.* 12

Chapitre III, *Qui n'en imposera pas au lecteur.* 15

Chapitre IV, *Qui devrait être le premier.*

Où l'on fait connaître FANCHETTE. 21

Chapitre V, *Instructions placées à propos.* 23

Chapitre VI, *Aparences trompeuses.* 31

Chapitre VII, *Danger qu'on aura prévu.* 36

Chapitre VIII, *Par bonheur!* 39

Chapitre IX, *Par hazard.* 44

Chapitre X, *Ressource inattendue.* 52

Chapitre XI, *Reviendra-t-il ?* 57

Chapitre XII, *Nouvelle conquête : S'en rejouira-t-on ?* 63

Chapitre XIII, *C'en est trop d'un.* 69

Chapitre XIV, *Où tout le monde est content sans en avoir sujet.* 76

Chapitre XV, *comme Fanchette interroge son cœur.* 81

Chapitre XVI, *Où le pied de Fanchette soumet tout.* 85



Chapitre XVII, <i>Qui doit avoir de grandes suites.</i>	92
Chapitre XVIII, <i>foule d'amans.</i>	95
Chapitre XIX, <i>Où Fanchette est modeste & généreuse.</i>	103
Chapitre XX, <i>Le pied lui glisse : elle va tomber.</i>	107
Chapitre XXI, <i>Fanchette perd une de ses mules.</i>	113
Chapitre XXII, <i>Présens qui deviendront fameux.</i>	119
Chapitre XXIII, <i>Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.</i>	123
Chapitre XXIV, <i>Péril qui fera trembler.</i>	128
Chapitre XXV, <i>Evénement fatal.</i>	136
Chapitre XXVI, <i>Réflexions.</i>	141
Chapitre XXVII, <i>Danger plus grand que tout ce qu'on a vu.</i>	147
Chapitre XXVIII, <i>Nouveau désespoir.</i>	153
Chapitre XXIX, <i>Il y a du remede à tout.</i>	161
Chapitre XXX, <i>Ce qui console les amans affligés.</i>	167
Chapitre XXXI, <i>Qui surprendra.</i>	174
Chapitre XXXII, <i>Comme un dévot oppri- me l'innocence.</i>	181
Chapitre XXXIII, <i>Le succès ne suit pas toujours le crime.</i>	185
Fin de la Table de la premiere partie.	

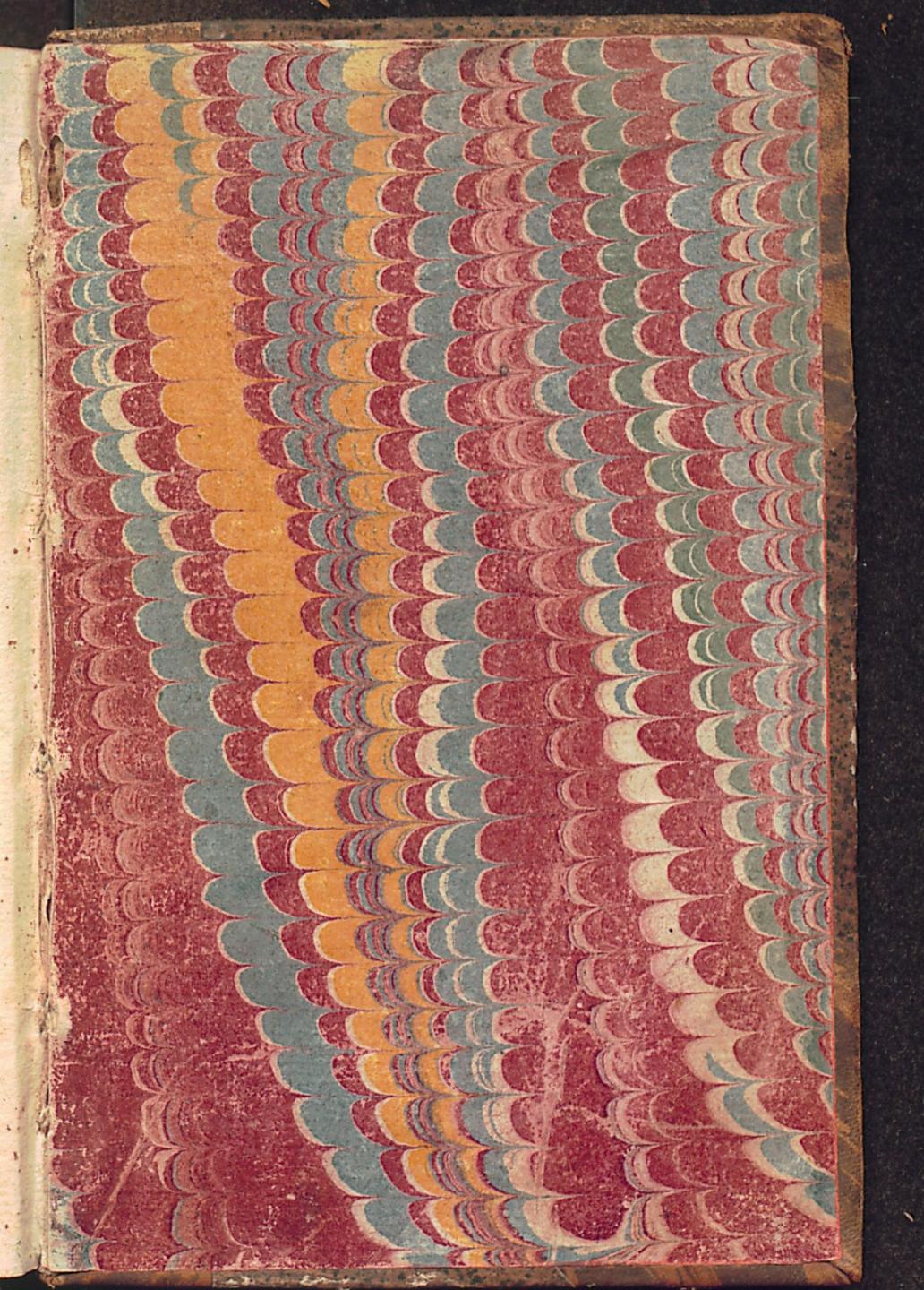
22

Ad = 61252

X 6337565

112







LE PIED
D E
FANCHETTE,

O U

L'ORPHELINE
FRANÇAISE;

HISTOIRE INTÉRESSANTE
ET MORALE.

Une jeune Chinoïse avançant un bout du pied
couvert & chaussé, fera plus de ravage à
Pékin, que n'eût fait la plus belle Fille du
monde dansant toute nue au bas du Taygete.
Œuvres de J. J. Rousseau, tome IV. p. 268.

PREMIERE PARTIE.

